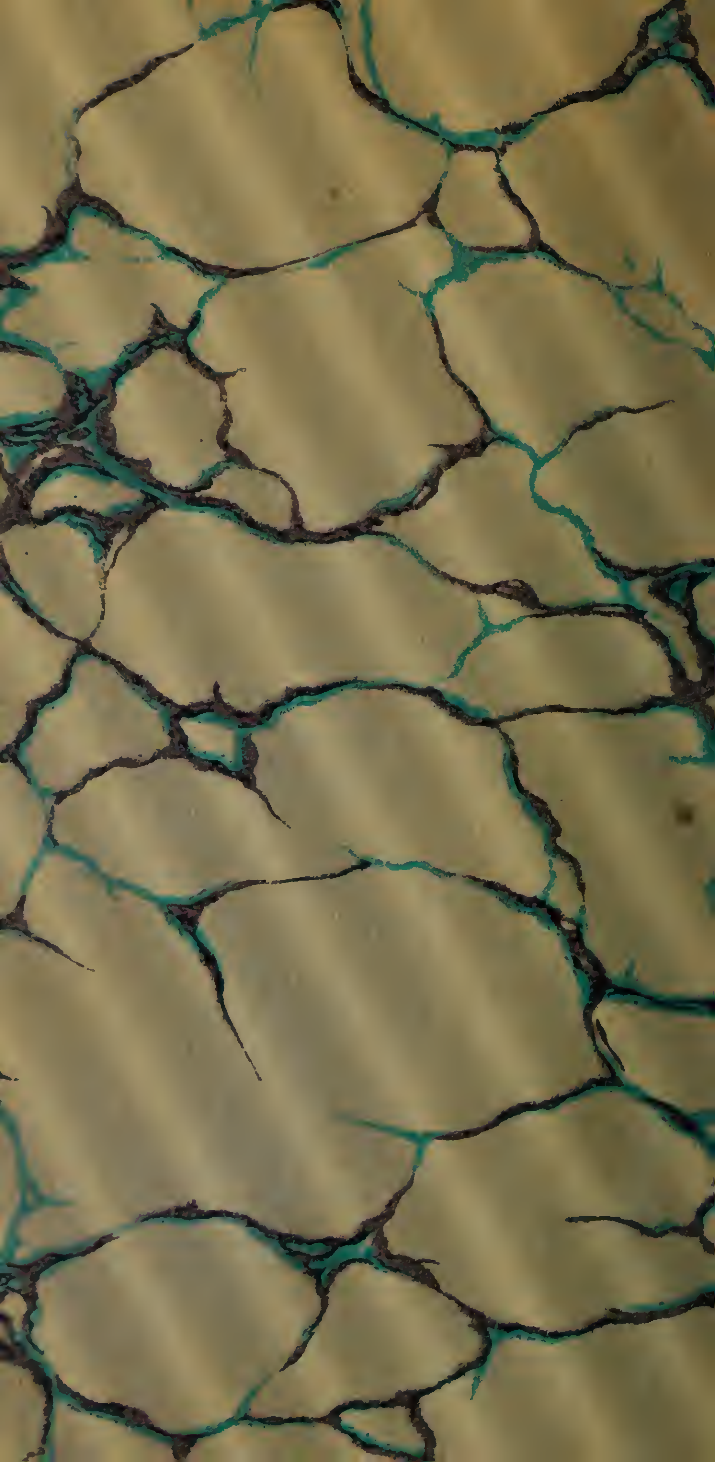
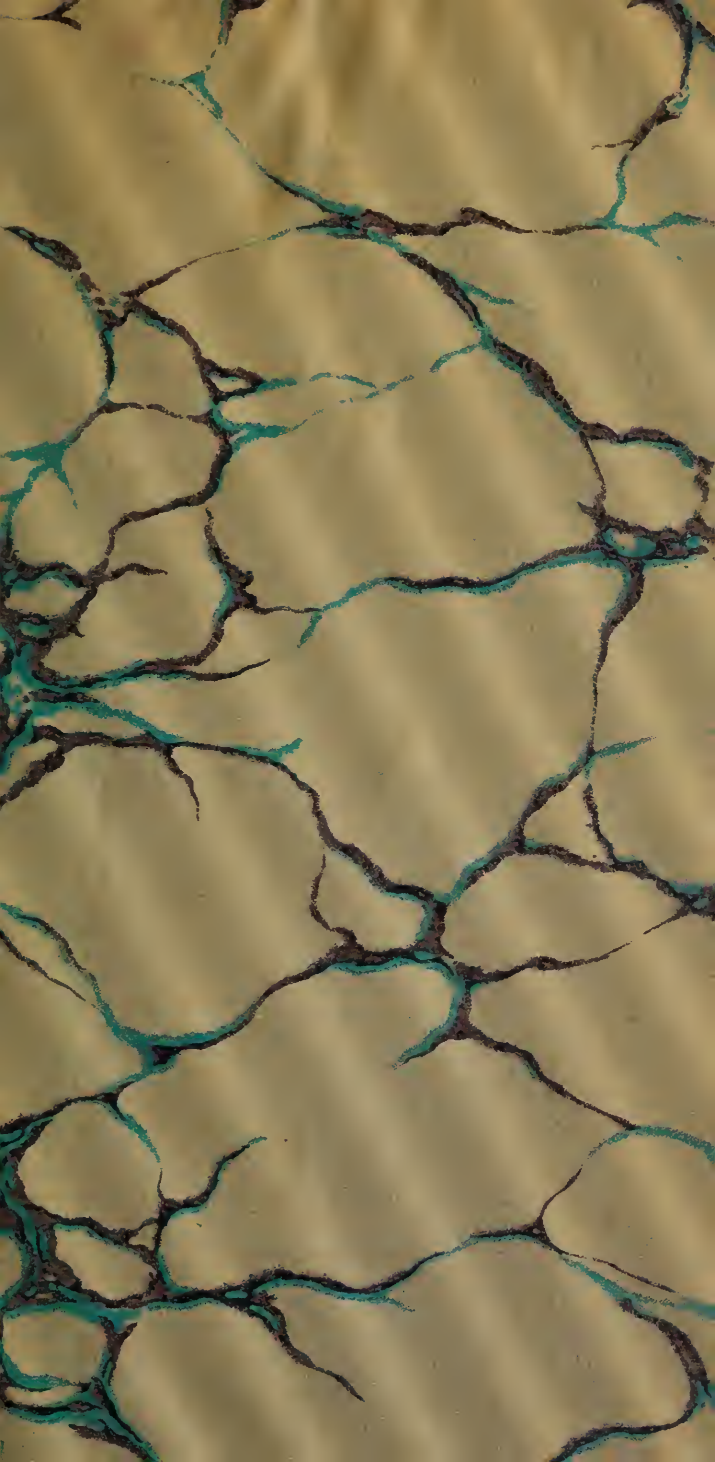






TRADITIONS

POPULAIRES

DE

FRANCHE-COMTÉ,

POÉSIES

SUIVIES DE NOTES,

PAR AUGUSTE DEMESMAY.

VIGNETTES PAR CH. MARVILLE.

PARIS.

EUGÈNE RENDUEL, LIBRAIRE,

RUE CHRISTINE, 3.

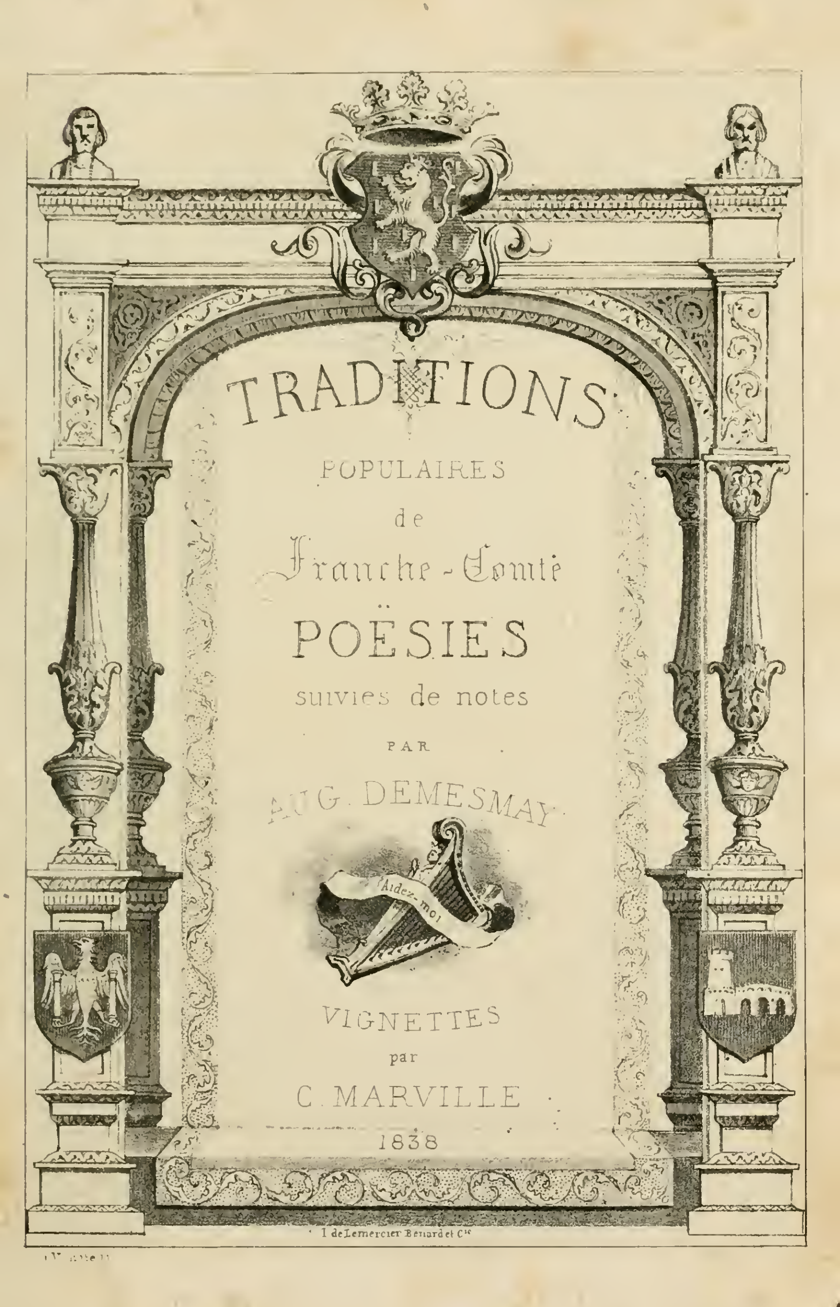
—

1838.

TRADITIONS

POPULAIRES

DE FRANCHE-COMTÉ.


TRADITIONS
POPULAIRES
de
Franche-Comté
POËSIES
suivies de notes
PAR
AUG. DEMESMAY
Aidez-moi
VIGNETTES
par
C. MARVILLE
1838
I. de Lemercier Benard et Cie



LES DAMES D'EN[illegible]

Daigne, mon Père, agréer la dédicace de ce Livre, comme un hommage de piété filiale, & comme une preuve de cet amour pour le pays, dont tu nous as toujours donné l'exemple & la leçon !

Neque enim mihi patriâ jucundius quidquam, nec carius.

GILBERT COUSIN.

CE Livre est moins une œuvre d'art que de patriotisme. J'essaie d'enlever à l'oubli quelques-unes de nos traditions populaires, de réveiller nos antiques souvenirs de religion, de gloire et d'amour ; héritage précieux, dépôt sacré transmis de génération en génération, et que chaque jour le temps s'efforce de nous ravir.

Je voudrais peindre, comme je les vois, comme je les aime, nos belles montagnes, dont les sites tantôt gracieux

*

et animés, tantôt déserts et sauvages, tour à tour enchantent l'âme ou lui inspirent une terreur sublime : le JURA portant au-dessus des nuages son front couronné de l'éternelle verdure des sapins, et retentissant des capricieuses sonneries de nos riches troupeaux ; — le DOUBS aux sables d'or, aux ondes transparentes, coulant mollement de sa coquille de rocher ; fleuve amoureux de nos fraîches vallées, et qui semble ne les quitter qu'à regret pour y rentrer bientôt plus puissant et plus digne de former la ceinture de l'ancienne métropole de la SÉQUANIE; — la mélancolique vallée de SAINTE-MARIE, et ses deux lacs resplendissants comme deux coupes d'argent au milieu des prairies; — les bassins de CHAILLESON, qui rappellent l'aspect imposant du lac de Lucerne; — la grande cataracte du DOUBS, rivale des plus belles cascades de la Suisse et sans pareille en France; — la LOUE dormant au fond de son antre, puis s'élançant tout à coup mugissante comme la louve, à travers les effrayantes profondeurs des combes de NOUAILLES; — le DRUGEON illustré par Charles-le-Téméraire; — la source merveilleuse de FONTAINE-RONDE; — les grottes et les palais souterrains de REMONOT et du TRÉSOR; — et ces colossales statues

dressées par la puissante main de la nature, auxquelles le montagnard a donné le nom de DAMES D'ENTREPORTE.

Heureux surtout si je pouvais te chanter dignement, PONTARLIER, ma douce patrie! ville antique, fière de ton pont romain bâti par un empereur, des belles et régulières façades de tes maisons réédifiées par un roi de France, et qui, dix fois ravagée par la flamme, dix fois es sortie de tes ruines et plus grande et plus belle... Et toi aussi, mélancolique CHAUX-D'ALIE, plage plus verte que la verte Érin, théâtre séculaire où se sont jouées les destinées de nos aïeux, qui fus témoin de leurs joies et de leurs fêtes, mais qui plus d'une fois, hélas! fus arrosée de leurs larmes et de leur sang!

Il y a là un champ vaste et fécond pour la poésie : d'autres sauront l'exploiter plus habilement; mais j'aurai du moins été un des premiers à le tenter, et mes vœux, mes applaudissements accompagneront mes jeunes compatriotes dans la carrière où je les appelle. Que ce soit un titre à l'indulgence que je réclame pour mes faibles essais.

À défaut d'éclat, j'ai tâché de donner de la fidélité à ces ébauches. Puissent-elles avoir le sort de ces portraits de famille où l'on excuse le manque d'art en faveur de la ressemblance !

Afin de répandre de la variété dans ce volume, j'ai entremêlé ces légendes de quelques pièces fugitives. Je souhaite que, comme les autres, elles trouvent grâce auprès du lecteur bienveillant.

Ces poésies, humbles fleurs des champs, écloses au milieu des solitudes du Jura, n'étaient pas dignes d'être offertes au public ; mais si l'on y pouvait trouver un peu de ce parfum de l'air natal tout embaumé de souvenirs d'enfance, de famille et de patrie, c'en serait assez pour plaire à mes bons compatriotes, dont j'ai toujours rêvé le suffrage comme le plus doux et le plus précieux de tous.

« *Que si les estrangers ne preignent aucun plaisir à ce livre, et que, depuis la première lecture du tiltre, ils retirent la veüe, si est-ce que je veux espérer,* » comme

dit notre vieux et naïf historien Gollut, « *que vous,* MES CHERS COMPATRIOTES, *ausquels ce travail hat esté labeuré et destiné, depuis le commencement, ne vous en marrirés et ne vous en ennuirés. Mais au contraire vous le recepvrés de bon cueur, comme de bon cueur entreprins et de bon cueur présenté.* »

POÉSIES.

Mon Oncle le Capucin.

Sinite parvulos venire ad me.

ÉVANGILE.

Dieser kannte das Leben.

GOETHE.[1]

J'avais jadis un oncle capucin [2],
Savant au moins comme un bénédictin,
Toujours fouillant manuscrit ou grimoire,
Homme d'esprit, de sens et de mémoire.
Ce n'était pas un frère mendiant
Sale et grossier; mais toujours souriant,
Il relevait par sa noble figure
Le sombre aspect de sa robe de bure.
Il avait vu, las! plus d'un grand pécheur,
Connaissait l'homme, et l'histoire du cœur;
Et bien qu'il fût d'une austère sagesse,
Il pardonnait à l'humaine faiblesse;
Pour lui sévère, aux autres indulgent,
Riche en vertus, bien que léger d'argent.

Quand nos aïeux mariaient une fille,
Du Capucin la main la bénissait ;
Qu'un nouveau-né survînt à la famille,
Le Capucin soudain le baptisait ;
Et si la mort frappait de sa faucille,
A nos douleurs son cœur compatissait ;
Car il avait aux blessures de l'âme
Ainsi qu'aux maux qui torturent le corps,
Remèdes sûrs, et merveilleux dictame
Pour endormir la peine ou le remords.

Comme Jésus, bienveillant au jeune âge,
Il nous payait des bonnes actions
Par un agnus, une fleur, une image,
Accompagnés de bénédictions.
Chacun tenait ses avis pour oracles,
Et comme un saint se faisant respecter,
Il ne manquait que du don des miracles...
S'il n'en faisait, il savait les conter !

Lorsque l'hiver la famille assemblée,
Près d'un grand feu s'abritait des autans,
Le Révérend, pour charmer la veillée,
Nous redisait les contes du vieux temps,
Quelque légende au cloître recueillie,
Le nom des preux vainqueurs dans les tournois,
Ou les malheurs de notre Séquanie [3],
Et les combats des braves Franc-Comtois.

Lors s'arrêtait le rouet de nos mères ;
On lui cédait le grand fauteuil à bras
Qu'avaient jadis occupé nos grands-pères,
Et dont les ans effilaient le damas.
Puis des enfants la troupe familière
Grimpait sur lui comme une fourmilière ;
Sur son dossier l'un à califourchon,
Se blottissait dans son brun capuchon ;
L'autre roulait les grains de son rosaire,
Comme ferait un bel ange en prière ;
Les plus petits, assis sur ses genoux,
Le regardaient d'un œil soumis et doux,
Et caressaient, mais d'une main tremblante,
Les flots blanchis de sa barbe ondulente.
Lui, toujours bon, souriait à nos jeux,
Et pour complaire à ses petits-neveux,
Il racontait; et charmait nos oreilles
De ces récits tout remplis de merveilles.

Pardonne-moi, si j'ose ici tenter,
Ami lecteur, de te les répéter,
Car je n'ai pas cette grâce qui touche,
Et nous tenait suspendus à sa bouche ;
Sois indulgent, mon maître, et souviens-toi
Que ma devise est : « **AIDEZ-MOI** ! »

La Dame Verte,

SOUVENIR D'ENFANCE.

Herthum, id est terram matrem colunt, eamque intervenire rebus hominum, invehi populis arbitrantur.

TACIT., *German.*

Souvenirs de collége,
Combien vous m'êtes chers!
Quand l'un de vous m'assiége,
La muse me protége,
Et m'accorde des vers.

Quand le présent me lasse
De son poids étouffant,
Au passé qui s'efface
Je recherche la trace
De mes plaisirs d'enfant.

A ma voix qui l'appelle,
La souvenance alors
Arrive fraîche et belle,
Et de sa main fidèle
M'ouvre tous ses trésors.

Ma muse heureuse y puise
Des vers à pleine main,
Et rêveuse, à sa guise,
Elle tourne, elle aiguise
La strophe ou le refrain.

Aujourd'hui, Dame Verte [1],
Oh! viens me visiter!
Par ma fenêtre ouverte,
Dans ma chambre déserte
Entre, viens t'abriter.

Fée aimable et propice,
Voltige autour de moi!
Déjà mon front se plisse,
Fais que je rajeunisse
Pour mieux parler de toi.

—

Oh! qui ne la connaît, la reine des campagnes,
Dont on garde le culte en nos belles montagnes,
Comme un dernier tribut aux Esprits d'autrefois?
Partout on croit la voir, on l'entend à toute heure;
Mais nul en aucun temps n'a connu sa demeure,
Ses magiques palais sont cachés dans les bois.

Elle a détrôné Flore et l'antique Pomone;
Les parfums du printemps, les trésors de l'automne
Attestent dans nos champs son pouvoir surhumain.
C'est elle sur nos blés qui fait tomber la pluie,
Le soleil, à sa voix, d'un rayon les essuie;
Et la moisson dorée est un don de sa main.

Entre l'homme et le ciel discrète messagère,
Sur les prés buissonneux, Fée aimable et légère,
Elle vide en passant ses corbeilles de fleurs.
L'oiseau lui doit sa voix, la brise son murmure;
Le papillon, l'insecte et la fraîche ramure
De sa robe changeante empruntent les couleurs.

Le soir, lorsque la lune à nos pentes fleuries
Prodigue sa clarté si chère aux rêveries,
On l'aperçoit debout sur un rocher lointain;
Ou bien, si l'on s'égare au fond de la vallée,
On l'entend près de soi frôler dans la feuillée,
Comme une ombre qui passe et s'éclipse soudain.

Elle aime à s'occuper de l'enfance rieuse;
De fruits et de gâteaux la tronche merveilleuse
Par elle est enrichie au saint temps de Noël.
Sous son souffle embaumé, les fleurs les plus vermeille
Des sages écoliers emplissent les corbeilles,
Quand de la Fête-Dieu vient le jour solennel.

Du verdoyant lézard tantôt prenant la forme,
Elle agace l'enfant, de peur qu'il ne s'endorme
A l'ombre d'un rocher qui recèle un serpent.
Tantôt sylphe léger, folâtre demoiselle,
Égayant les travaux de la saison nouvelle,
Autour de la faneuse elle rôde en sifflant.

L'hiver, elle s'abrite à l'âtre des chaumières,
Et prenant le rouet des jeunes filandières,
Son invisible main fait tourner les fuseaux;
Le merveilleux travail de lui-même s'avance;
Mais si quelque indiscret parle de sa présence,
Soudain elle s'échappe à travers les vitraux.

Sa bonté, qui toujours protége les familles,
Donne aux garçons la force, et la pudeur aux filles;
La vierge, à son chevet la voyant dans la nuit,
Sent descendre en son cœur des trésors d'espérance;
Même après le réveil, sous sa douce influence,
Le rêve de bonheur tout le jour se poursuit.

Sans relâche elle veille au bonheur des villages;
Sa prudence de loin prévoit les mariages,
Et met l'amour au cœur des époux à venir.
De leurs cheveux blanchis caressant l'auréole,
Elle aime les vieillards, et sa voix qui console,
Pour les rendre joyeux, les fait se souvenir.

Jamais de ses bienfaits ne tarit le prodige :
Alors que nous souffrons, sur nous elle s'afflige ;
Compatissante et bonne, elle sait nos douleurs.
Lorsque dans nos hameaux agonise une vierge,
A l'église rustique elle allume le cierge,
Et le bénitier saint se remplit de ses pleurs.

En elle la bonté n'exclut point la malice,
Femme et reine ! à ce titre elle a plus d'un caprice ;
Souvent le villageois l'égaye à ses dépens.
Elle aime à tourmenter un mari qui tourmente ;
D'un amant inconstant elle éloigne l'amante,
Et trompe avec délice un jaloux de vingt ans.

Malheur au montagnard, après un jour de foire,
S'il s'oublie à la ville et s'atarde pour boire !
La nuit elle l'attend au milieu du chemin ;
En vain avec ardeur il pousse à son village,
Sa puissance l'endort, et tournant l'attelage,
L'égare à travers champs jusques au lendemain :

Ou, d'un pied trébuchant s'il gagne sa demeure,
Par l'ordre de la Fée un follet, qui le leurre,
Dans des marais sans fin embarrasse ses pas.
Souvent d'une beauté trop coquette ou parjure
Elle mêle à plaisir la longue chevelure,
Fait que le peigne y mord et s'y brise en éclats.

C'est plaisir de la voir alors qu'elle est joyeuse :
Son visage est serein, sa forme gracieuse ;
Sans jamais le toucher, son pied rase le sol ;
Un bandeau d'émeraude orne sa blonde tête ;
A peine la moisson courbe un moment sa crête
Sous le vent que sa robe agite dans son vol.

Mais a-t-on éveillé sa colère farouche,
Son œil devient livide, et son regard est louche ;
Son corps se rapetisse, informe et monstrueux ;
Deux menaçantes dents arment sa large bouche ;
Elle brûle en passant les herbes qu'elle touche,
Et sa voix retentit comme un vent orageux.

Quand sonne du sabbat l'heure mystérieuse,
Plus d'un croit avoir vu sa forme vaporeuse
Voler sur un balai qui luit comme un flambeau ;
La lune en devient pâle, et les arbres frémissent,
Les troupeaux de frayeur aux étables mugissent,
Et les morts réveillés soulèvent leur tombeau.

Malheur en ce moment, malheur à la chaumière
Dont la porte au passant reste inhospitalière !
Malheur au mauvais riche, au riche qui s'endort
Sans penser seulement au pauvre en sa détresse !
Si d'un lourd cauchemar sa poitrine s'oppresse,
C'est elle qui l'étreint, et qui lui jette un sort.

L'herbe ne croîtra plus dans son gras pâturage,
Ses troupeaux épuisés n'auront plus de laitage,
Et dans ses champs l'ivraie étouffera ses blés.
Sur le domaine entier tombent les maléfices;
Il verra dépérir ses chevaux, ses génisses,
Ses taureaux fléchiront sous le joug accablés.

—

Qui ne fut maraudeur en ses jours de collége,
Et d'un riche verger jamais n'a fait le siége?
La pomme d'Ève, hélas! nous a toujours tentés.
Oh! ces bienheureux temps de franches incartades,
Vous les rappelez-vous, mes joyeux camarades,
Amis pour moi perdus, mais souvent regrettés?

C'était un gai jeudi, jour doré pour l'enfance,
Jour dont la vie entière on garde souvenance!
Un jardin étalait ses larges espaliers;
La place à l'escalade à l'instant fut soumise,
Chacun de nous bientôt s'écria : Ville prise!
Et se chargea de fruits à défaut de lauriers.

Or, craignant l'œil du maître après cette conquête,
Il fallut aviser quelque place secrète
Pour savourer en paix le butin de l'assaut :
Non loin de PONTARLIER est une sablière [10],
Puits abrupt et béant, immense fondrière,
Dont les parois à pic ont deux cents pieds de haut.

Tous en cercle blottis dans ce lieu solitaire,
Nous bravions le courroux du bon propriétaire,
Les plus faibles pourtant sentaient quelque remord;
Mais l'un de nous, c'était l'Achille de l'armée!
Soutenant fièrement sa haute renommée,
Raillait leur peur d'enfant, et faisait l'esprit fort.

Tout à coup un cri part : Alerte, alerte, alerte!
Un fantôme paraît... C'était la Dame Verte!
Chacun alors de fuir en demandant merci. —
Mais quand moins effrayée, et partant moins agile,
La troupe se compta pour rentrer dans la ville,
Son héros lui manquait. — Pour tous il fut puni.

Et quand il reparut, son regard était sombre,
Sa figure effarée et pâle comme une ombre :
Par la Fée au sommet de l'abîme emporté,
Avec elle, trois fois, un seul pied touchant terre,
Et l'autre dans le vide, il avait du cratère
Fait le tour en courant! — Puis il y fut jeté...

Mais au fond avant lui, la bonne Dame Verte
Le reçut dans un pli de sa robe entr'ouverte,
Et, mourant de frayeur le mit sur le gazon.
Du collége dès-lors il devint le plus sage,
Et toujours du voisin respecta l'héritage ;
Car il avait compris si terrible leçon !

Dès ce moment fatal, le soir, la Sablière
Pour l'enfance est restée un lieu plein de mystère ;
On n'y passe qu'à deux, et se donnant la main ;
Car on entend parfois une voix qui soupire,
Ou des ricanements, ou des éclats de rire
Qui partent près de vous et meurent au lointain.

La Mère des Prisonniers.

Und tröstete sie mit almosen und süssen Worten.

Chron. de sainte Élisabeth.

C'est une erreur de s'imaginer que le nombre des ingrats soit si grand ; il faudrait pour cela que celui des bienfaiteurs ne fût pas si petit.

Le comte D'OXENSTIERN.

Je connais sur la terre une femme bénie ;
De charité divine une source infinie
Ruisselle dans son cœur :
Tous les maux qu'elle voit, son âme les partage ;
Et des infortunés elle est, dès son jeune âge,
Le soutien et la sœur.

La veuve, l'orphelin, le vieillard la chérissent ;
Car en elle jamais les bienfaits ne tarissent,
Ni la sainte pitié.
Elle honore le pauvre en lui faisant l'aumône,
Sa parole ranime, et le pain qu'elle donne
Ses larmes l'ont mouillé.

Pour les captifs surtout sa charité si tendre
Au fond de leurs prisons la fait souvent descendre,
Comme un ange du ciel ;
Et là, trouvant pour eux des paroles de mère,
Son cœur compatissant mêle en leur coupe amère
Quelques gouttes de miel.

Riches, ne dites plus que la reconnaissance
Est un fardeau trop lourd qui pèse à l'indigence;
Que le bien fait au pauvre il l'oublie en un jour! —
Non! le pauvre vaut mieux qu'on n'ose nous le peindre;
Il devine aisément celui qui sait le plaindre,
    Et lui voue un culte d'amour.

Écoutez ce récit. — De ma ville natale,
L'un à l'autre liés par la chaîne fatale,
Pour de lointains cachots les prisonniers partaient;
Quelque chose d'amer ridait chaque figure,
Entassés qu'ils étaient dans l'ignoble voiture
    Que des gendarmes escortaient.

Leur noble bienfaitrice apparaît à leur vue;
Chacun des malheureux l'eut bientôt reconnue;
    Et voilà ces hommes grossiers
Qui découvrant leurs fronts, dans un transport sublime,
Se prennent à crier d'une voix unanime :
    « Vive la Mère aux prisonniers! »

Et déridant alors leurs faces décharnées,
Agitant leurs bonnets de leurs mains enchaînées,
    Tous ils répétaient leurs clameurs;
Tandis que l'un d'entre eux, à l'âme jeune et tendre,
De son émotion ne pouvant se défendre,
    Sur sa joue essuyait des pleurs.

Ce tribut du malheur, ce cri parti de l'âme,
De trente ans de vertus, ô généreuse femme!
En un jour te payait :
Mais, quoique à ma tendresse il en coûte à se taire,
Je saurai de ton nom respecter le mystère...
Le pauvre le connaît.

Rolandseck,

LÉGENDE DE LA VALLÉE DU RHIN.

Dame una empresa ò memoria,
Y no para que me acuerde,
Sino para que me adorne,
Guarde, accompañe y esfuerce.

Romancero.

C'était au temps du puissant Charlemagne : —
Roland, ce preux que la France et l'Espagne[5]
Vantent encore et n'oublîront jamais,
D'Ingelheim, son château d'Allemagne,
Se mit un jour à courir la campagne,
Pour abréger les ennuis de la paix.

Sans trop savoir où son destin le guide,
Sur son coursier laissant flotter la bride,
Il marche, il marche, et toujours devant lui :
Voilà qu'un soir, surpris par un orage,
Vers un moutier qui domine la plage
Il s'achemine, et demande un abri.

Lors, de céans le maître se présente :
C'est un vieillard à tête blanchissante ;
De l'étranger il a pressé la main...
— « Qui que soyez, entrez, entrez, beau sire !
» Pour votre nom, n'est besoin de le dire ;
« S'il vous complaît, je le saurai demain. » —

Débris sacré de toute une famille,
Au vieux Raymond il restait une fille,
Son Hildegonde, un ange de beauté!
Au voyageur, qui bientôt la salue,
Elle offre aussi, mais d'une voix émue,
Le pain, le sel, et l'hospitalité.

— « Merci, vraiment, j'accepte, damoiselle,
» Êtes accorte et bonne autant que belle,
» Et pour l'orage ai grâce à rendre aux cieux. »
Puis on devise, et chacun se retire;
Mais le guerrier toute la nuit soupire,
Rêve d'amour, et ne ferme les yeux.

Jeune Hildegonde est plus rêveuse encore;
Mal inconnu la trouble et la dévore :
— « Ai peur, dit-elle, et point ne sais pourquoi!
» Si dignement vous ai toujours chérie,
» Reine du ciel, sainte vierge Marie,
» Suis en danger, ayez pitié de moi! » —

Ah! c'est en vain qu'au ciel elle s'adresse :
Cœur de seize ans, qui s'ouvre à la tendresse,
Souffre, se plaint, mais point ne veut guérir.
Aussi bientôt sa frayeur est passée,
Et vers l'objet qui charme sa pensée,
Jusqu'au matin erre son souvenir.

Le lendemain, dans ces cœurs qu'il tourmente,
Par doux regards l'amour encor s'augmente;
Roland heureux a compris son bonheur :
Il est aimé!... La jeune châtelaine
Déguise mal le penchant qui l'entraîne :
Front virginal trahit secrets du cœur.

L'amour, au temps de la chevalerie,
N'était pas rien que leurre et tromperie,
Comme dès-lors est souvent advenu.
Et quand une âme à nous s'était donnée,
Tout aussitôt on rêvait d'hyménée;
Bonheur permis était seul obtenu.

Mais fallait voir notre preux intrépide,
Embarrassé, comme un enfant timide,
De ce beau feu qu'il n'ose déceler.
« Quoi! se dit-il, dans les champs du carnage,
» Jamais, je crois, n'a failli mon courage,
» Et jeune fille ici me fait trembler! »

Un jour, enfin, dans ses jardins perdue,
Sa noble amante apparaît à sa vue,
Seule, rêveuse, et cueillant une fleur.
— « Las! dit Roland, quand chevaliers fidèles
» Vantaient vertus et charmes de leurs belles,
» Je me taisais, n'ayant rien dans le cœur.

» Mais, Hildegonde, à présent je vous aime;
» Vous obtenir serait bonheur suprême :
» Soyez en aide au pauvre voyageur.
» Je suis Roland. Peut-être que l'histoire
» A ce nom-là réserve quelque gloire;
» Prenez mon nom et m'octroyez bonheur!

» Ah! si d'un preux vous accueillez l'hommage,
» Que cette fleur devienne mon partage,
» Et de mon heaume ombrage le cimier. »
— « Tenez, dit-elle, *et songez que sur terre,*
» *Comme la fleur, la joie est passagère!* » —
Ce mot se grave au cœur du chevalier.

— « Beau preux, ajoute Hildegonde enivrée,
» Trop bien savez que suis enamourée;
» Mon œil souvent vous a dit mon émoi...
» Ma main, seigneur, appartient à mon père;
» A mon destin ce jour sera prospère,
» Si pour Roland il dispose de moi. » —

Lors à Raymond le chevalier s'adresse;
Pour Hildegonde il lui peint sa tendresse :
« Roland, dit-il, vous demande sa main. » —
A ce grand nom s'incline le vieux sire,
Si fort ému qu'à peine il peut lui dire :
« Mourrais heureux, si voyais cet hymen! » —

Tout se conclut et l'on fixe l'époque :
Avec orgueil déjà Raymond convoque
Ses vieux amis. —Plus d'un viendra de loin ;
Car il voudrait, tant est grande sa joie,
Que du bonheur qui sur lui se déploie
Tout l'univers pût être le témoin.

L'homme propose, et c'est Dieu qui décide. —
Pour nos amants le temps trop peu rapide,
Leur montre enfin le jour tant désiré.
Destin fatal ! la guerre se déclare. —
A ce penser, Roland troublé s'égare ;
Honneur ! — amour ! — son cœur est déchiré.

La jeune fille a compris sa tristesse,
Et noblement surmontant sa tendresse :
— « Partez, dit-elle, ainsi le veut l'honneur.
» Bien vais pleurer les jours de votre absence ;
» Mais si de moi vous gardez souvenance,
» Dans les combats aurez gloire et bonheur. »

— « Ange d'amour ! j'en jure par mon âme,
» Répond le preux, un jour serez ma femme ;
» J'en fais au ciel serment de chevalier !
» Et vous, Raymond, soyez déjà mon père :
» Adieu, — je pars, — mais reviendrai, j'espère. » —
La mort au cœur il quitte le moutier.

Le Sarrasin va mordre la poussière ;
Car le guerrier enlace à sa bannière
Un talisman, doux présent de l'amour.
Oh ! d'une fleur puissance inconcevable !
Rien ne résiste à son bras redoutable ;
Sa gloire monte et grandit chaque jour.

Sur le donjon du manoir de son père,
Notre beauté, rêveuse et solitaire,
Passait ses jours à pleurer son amant :
Là, bien souvent, des bords de la rivière,
Lui parvenaient refrains de batelière,
Chantant l'amour et le nom de Roland.

Trois ans passés en espoir, en alarmes,
Trois ans d'attente ont épuisé ses larmes ;
Creux et brûlants, ses yeux n'ont plus de pleurs.
En vain, parfois, de son amant fidèle
A son vieux père arrive une nouvelle ;
Le temps s'enfuit et la rend aux douleurs.

Enfin un soir un guerrier se présente ;
Son front est pâle et sa démarche lente ;
Pour sa blessure il réclame pitié.
Avec transport on l'accueille, on l'écoute ;
Il parle guerre ; — on espère, — on redoute...
« Avec Roland, dit-il, je fus lié ;

» A sa valeur nous devons la victoire ;
» Mais de sa vie il a payé sa gloire :
» Au champ d'honneur il a trouvé la mort ! » —
Oh ! de Raymond qui dira la tristesse ?
Heureux du moins, heureux de sa vieillesse,
Bientôt après il atteignit le port.

Mais Hildegonde ! — Immobile, abattue,
Las ! on dirait une blanche statue,
Comme on en trouve aux portes des tombeaux.
Froide et sans voix, tant sa peine est profonde,
Un noir dégoût d'elle-même et du monde
Lui fait du cloître envier le repos.

—

Si quelque jour votre humeur romantique
Vous entraînait vers Cologne l'antique,
Ville des saints, des vierges et des rois [6],
Arrêtez-vous au pied des *sept montagnes ;*
Une île est là ; — sur ses vertes campagnes
Un vieux couvent se cache dans les bois.

Là, du héros la jeune fiancée,
Cédant au mal dont son âme est brisée,
Au sein de Dieu dépose ses douleurs.
Un mois d'abord au cloître elle est novice;
Puis un évêque, à ses désirs propice,
Du temps d'épreuve abrége les lenteurs.

Sous les ciseaux tombe sa chevelure;
Le voile noir, le cilice, la bure,
Ont remplacé d'inutiles atours.
A la prière elle a voué sa vie;
Par un serment son avenir se lie:
La voilà sœur! recluse pour toujours!

Hélas! hélas! amante infortunée,
Pourquoi sitôt t'es-tu donc enchaînée?
D'amers regrets vont déchirer ton cœur!
Il n'est pas mort, l'objet de tes tendresses;
Secours de l'art, soins, neuvaines et messes,
De la patrie ont sauvé le vengeur.

Vers ton manoir le voilà qui s'avance;
De son bonheur il s'enivre d'avance;
Son bon cheval est trop lent à son gré.
Oh! le vois-tu dévorer la carrière?...
Ton nom chéri brille sur sa bannière,
Et tes couleurs sur son écu doré.

C'est lui, c'est lui! — La guerre terminée,
Ne rêvant plus qu'amour et qu'hyménée,
De sa blessure oubliant le danger,
Il court. — Il vient, fidèle à sa parole,
Offrir encore à sa première idole
Un cœur aimant que rien n'a pu changer.

Du vieux manoir il gravit la montagne...
Un froid mortel en cet instant le gagne;
Tout lui paraît morne et silencieux.
Il va plus vite. — A la porte il arrive;
Un serviteur, là, d'une voix plaintive,
Lui narre tout, les larmes dans les yeux.

— « Trop tard, hélas! à votre fiancée
» Venez offrir le doux nom d'épousée;
» D'aujourd'hui même elle appartient à Dieu!
» L'aube naissante a vu jeune Hildegonde,
» Devant le Christ courbant sa tête blonde,
» Prendre le voile et prononcer son vœu. »

— « C'en est donc fait, mon destin se décide! »
Répond le preux, — et, d'un essor rapide,
Le long du Rhin il chevauche long-temps;
De Fraüenwœrth il atteint les parages :
A gauche on voit, se perdant aux nuages,
Un mont abrupt; — il en gravit les flancs.

De ces hauteurs, qu'il atteint avec peine,
Sur le couvent son regard se promène;
Jusques aux pleurs il se sent attendri.
Puis, tout à coup, il brise son épée,
Et de ses mains, sur la roche escarpée,
Il se bâtit un misérable abri.

Là, tout le jour, assis sur une pierre,
Les yeux fixés sur le vieux monastère,
De sa douleur il s'abreuve à longs traits;
Son front pâlit sous le mal qui le presse;
Jeune homme encor, la hâtive vieillesse
Courbe son corps, flétrit ses nobles traits.

Lorsqu'éveillant les échos des collines,
Avant le jour, la cloche des matines
Appelle au chœur les servantes du ciel,
Roland, debout et l'oreille attentive,
Croit distinguer de la jeune captive
La voix aimée allant à l'Éternel.

Quand vient la nuit, quand la voûte azurée,
De mille feux brillante et diaprée,
Se réfléchit dans le fleuve endormi;
Si du couvent s'éclaire une fenêtre,
« Ah! se dit-il, ah! c'est elle, peut-être,
» Qui prie et pleure, et pense à son ami. » —

Un an se passe et sa force s'épuise.
Sur le terrain que domine l'église,
Il voit un jour que l'on creuse un tombeau;
De noirs pensers à l'instant le saisissent,
Sur le gazon ses deux genoux fléchissent,
Car il pressent quelque malheur nouveau.

Bientôt il sait que sa chère Hildegonde
Vient pour le ciel d'abandonner ce monde :
Vers le couvent il dirige ses pas.
Tremblant et faible, il en franchit l'enceinte :
— Pour qu'il osât fouler terre si sainte,
De son amante il fallait le trépas.

Il l'accompagne à sa couche dernière,
Sur le cercueil il jette un peu de terre;
Avec les sœurs il dit le chant des morts...
Le lendemain, de sa place ordinaire
Il regardait encor le cimetière...
— Pour l'éveiller on fit de vains efforts.

Lorsque la vie abandonna son âme,
Quand, avec elle, il exhala la flamme
Qui, sans espoir, lui dévorait le cœur,
Sans doute il dit : « *Hélas! sur cette terre,*
» *Comme la fleur, la joie est passagère!* » —
Mot dont un jour s'étonna son bonheur.

De son amante il partagea la couche ;
Lit nuptial, qu'implacable et farouche,
A leur amour préparait le trépas ! —
On voit encor restes de l'ermitage ;
On voit encor le couvent sous l'ombrage ;
Mais leur tombeau, las ! on ne le voit pas.

Adam et le Séraphin,

PARABOLE IMITÉE DE KRUMMACHER.

Aber, siehe Adam, in dir wohnet ein Seraph, der die Reihen der Welten zu durchschweben vermag, und, je höher er steigt, desto tiefer anbetet vor Jehovah.

KRUMMACHER.

Dans les bosquets d'Éden, sous l'abri du feuillage,
Au front de la montagne un soir Adam s'assit.
Dès long-temps vers le ciel il tournait son visage,
Alors qu'un Séraphin apparut et lui dit :

« Pourquoi donc vers les cieux ces regards pleins d'envie?
Pourquoi soupires-tu? que peux-tu désirer ?... »
— « Rien ne me manque ici ; sur la terre bénie,
De bonheur et d'amour Adam peut s'enivrer.

Mais mon regard s'attache aux étoiles brillantes
Là-haut; et je voudrais les ailes de l'aiglon
Pour m'élever, et voir ces sphères rayonnantes
De plus près, et planer sur la création. » —

Le Séraphin reprit : « Tu possèdes ces ailes. » —
Puis du doigt il le touche; Adam cède et s'endort;
Et bientôt, dans un songe, aux voûtes éternelles
Il croit monter, se perdre en un sublime essor.

Il s'éveille... il regarde ; ô surprise ! ô mystère !
Il se retrouve aux lieux où le sommeil le prit.
Alors le Séraphin dit d'une voix de frère :
« A quoi rêvais-tu donc ? » — Adam lui répondit :

— « J'étais au fond des cieux, plus haut que les étoiles ;
Les sphères, avec ordre, autour de moi roulaient ;
Pour moi de ses secrets Dieu déchirait les voiles,
Les astres infinis à mes pieds ruisselaient.

Ce que l'on voit là-haut, si blanc dans le ciel sombre,
C'est de mondes divers un immense océan ;
La pensée ici-bas n'en peut saisir le nombre,
Dieu ne les compta pas lui-même en les créant !

Et des mondes plus loin, et puis d'autres encore...
Mais au-dessus d'eux tous, un être, comme moi,
Devant le Créateur se prosterne et l'adore...
Qui donc m'a conduit là ? Séraphin, est-ce toi ?... »

— « De l'arbre où tu t'assis reconnais le feuillage ;
Vois, reconnais la place où tu dormis soudain :
Ton corps n'a point pris part au sublime voyage,
Mais au fond de ton âme habite un Séraphin.

C'est lui qui t'a fait voir l'immensité des mondes;
A mesure qu'il monte et que plus loin il va,
Ses adorations deviennent plus profondes,
Et plus bas il s'incline aux pieds de Jehovah.

Enfant de la poussière, honore bien cet ange;
Oh! veille avec amour sur cet hôte immortel!
Garde que le plaisir ne souille de sa fange
Son aile, et ne l'arrête en son essor au ciel! »

Le Saut du Doubs.

. . . . . . Vastâque voragine gurges
Æstuat.

VIRGILE, *Énéide*.

Au-dessus des sapins qui, d'étage en étage,
Sur des bancs de rocher montent jusqu'au nuage,
Un soleil de printemps enflammait l'horizon;
Et déjà du Villers éclairant les collines,
Ainsi qu'un réseau d'or, ses clartés purpurines
Scintillaient sur les flots du lac de Chailleson 7.

Douce et fraîche senteur des forêts exhalée,
Un parfum de résine emplissait la vallée;
Les bois retentissaient du concert des oiseaux.
Les pâtres de la France et ceux de l'Helvétie,
S'envoyant tour à tour leur agreste harmonie,
Sur la pente des monts oubliaient leurs troupeaux.

En face des Brenets, d'une chaumière heureuse
Sortait de montagnards une troupe nombreuse,
Dont les cris, les transports révélaient la gaîté.
Les rubans et les fleurs, et les habits de fête,
Et l'épingle d'argent parant leur blonde tête,
Des filles du pays rehaussaient la beauté.

Une d'elles surtout, vierge blanche et rosée,
Portant à son corset le bouquet d'épousée,
Brillait ainsi qu'un lis au milieu d'autres fleurs.
Son jeune et bel époux, à la vive prunelle,
Marchait à ses côtés, joyeuse sentinelle,
D'un premier jour d'hymen savourant les douceurs.

Ainsi s'émancipant de l'aile maternelle,
Du chaume protecteur, quand la reine l'appelle,
On voit en bourdonnant s'échapper un essaim ;
Dans les prés, dans les bois, la troupe printanière
Fuit d'un vol imprudent la ruche hospitalière...
Mais malheur s'il s'élève un orage demain !

Sur le lac azuré la noce enfin arrive ;
Du bateau de sapin qui se berce à la rive
La chaîne est détachée et coule dans l'anneau.
Le père, aux voyageurs dit : Sagesse et prudence !
Et la rame aussitôt s'agitant en cadence,
Ouvre un large sillon aux profondeurs de l'eau.

Le signal du départ est un long cri de joie...
Au loin l'écho l'entend et gaîment le renvoie.
La barque sur les flots glisse en se balançant ;
On dérobe un baiser, on folâtre, on plaisante,
Et plus heureux que tous, d'une voix résonnante,
L'époux donne l'exemple, et commence le chant.

Vers la gauche, à fleur d'eau, sur une roche vive,
Que le flot dès long-temps sépara de la rive,
Une croix étendait ses deux bras vermoulus [8] :
Passant, priez pour moi! — Ce mot plein de tristesse,
Déjà presque illisible, attestait sa vieillesse :
Son histoire, en ces temps on ne la savait plus.

Ce mot, d'où venait-il ? — Était-ce la prière
De quelque vieil ermite, ou d'un homme de guerre
Qui vint mourir ici, fatigué des tournois ?...
Ou bien, peut-être, un soir que le vent faisait rage,
Que la barque en craquant tournoyait sous l'orage,
Ce fut le dernier cri d'un pêcheur aux abois.

Le bateau touche au roc, mais pas un ne salue ;
Sans respect pour la mort la chanson continue :
O jeunesse imprudente ! — Ainsi que mécréants,
Pour de légers propos oubliant la croix sainte,
Du premier des bassins ils sillonnent l'enceinte,
Et leur voix retentit sous ses rochers géants.

Sur la droite s'ouvrait une grotte profonde ;
On aborde, on s'élance... Aux refrains d'une ronde,
De la danse bernoise enlaçant les anneaux,
A pas précipités les folles jouvencelles
Voltigent, comme essaim, plus roses et plus belles,
Et passent d'un plaisir à des plaisirs nouveaux.

Bientôt ils ont franchi ce rocher gigantesque,
D'une figure humaine image pittoresque,
Où le pâtre croit voir la tête de Calvin;
Masse qu'un pic altier semble porter à peine,
Qui paraît dans les airs vacillante, incertaine,
Et d'un front menaçant domine le bassin.

Oh! quand l'homme enfermé parmi ces rocs sauvages,
Qui descendent abrupts dans le lac sans rivages,
Contemple de ces lieux la sombre majesté,
Il se trouble... Il se prend à regretter la terre,
Écrasé par ces monts dont le contour l'enserre,
Et n'offre plus d'issue à l'œil épouvanté!

Le détroit s'élargit; l'onde plus transparente,
Dans un calme trompeur berçant la barque errante,
Caresse mollement des rives de gazons;
Le sapin et le hêtre à la fraîche ramure,
Le frêne, l'alizier couronnent de verdure
Quelques groupes perdus de rustiques maisons.

Plus loin, s'étend la gorge alpestre et romantique,
Où le Doubs, fatigué d'un cours trop pacifique,
Comme un serpent sans fin s'élance en bondissant;
Et par le Montbéliard, aux fertiles contrées,
A travers un chaos de cimes échancrées,
Aux murs de Besançon va toujours grandissant.

Allanguis sous le poids d'une ardente journée,
Sur l'eau laissant flotter la rame abandonnée,
Au lac nos montagnards ont cédé leur esquif.
Plaisirs de la soirée, ils vous rêvaient d'avance!
Ils rêvaient le festin, et les jeux, et la danse,
Et tout ce qui s'exprime en un regard furtif.

L'époux chantait encore, et la troupe oublieuse,
En silence écoutait cette voix amoureuse,
Dont les accents naïfs faisaient battre le cœur.
Au couple fortuné chacun portait envie;
Chacun rêvait pour soi ce beau jour de la vie...
Et la barque voguait sur la foi du bonheur.

Tout à coup un cri part : — A la rame! à la rame!
Ainsi qu'un glas de mort, ce mot vibre en leur âme...
Rapide et furieux, le courant les saisit;
Plus fort en son courroux que la puissance humaine,
De cascade en cascade il les pousse, il les traine...
La barque avec fracas sur les écueils bondit.

Un vieux saule étendait ses rameaux sur l'abîme :
D'un bras déjà meurtri, mais que l'espoir ranime,
L'un d'entre eux l'a saisi. — L'arbre rompt sous sa main!
Aux pointes des rescifs qui bordent le passage
Leurs ongles déchirés s'attachent avec rage;
Mais le fleuve l'emporte, et tout effort est vain.

Alors ces cris d'horreur, d'angoisse et de torture,
Que l'aspect du trépas arrache à la nature;
Alors ces pleurs amers et qui brûlent les yeux!
Les hommes ont maudit! — à deux genoux les femmes
A la Vierge, à leurs saints recommandent leurs âmes,
Et se tordent les mains en implorant les cieux.

Le bateau cependant roule, roule plus vite. —
D'un rocher de cent pieds le Doubs se précipite;
Le gouffre est là béant: — on l'entendait rugir!
La stupeur a glacé cette foule éperdue;
De l'immense cratère ils détournent la vûe,
Dans les bras l'un de l'autre enlacés pour mourir.

Par tant de chocs enfin la barque fracassée,
Sur la croupe des flots avec force lancée,
Plonge au gouffre sans fond. — Tout disparut soudain!
Un grand cri retentit dans cet instant suprême,
Un cri qui fit trembler la montagne elle-même,
Et que l'écho, sept fois, redit dans le lointain.

Palpitantes encor, leurs dépouilles sanglantes
Parurent un moment sur les eaux bouillonnantes;
Mais le fleuve en fureur les y fit replonger.
Dès-lors jamais rien d'eux ne vint à la surface. —
Seulement, un pêcheur, en retirant sa nasse,
Trouva le lendemain un bouquet d'oranger.

En face des Brenets, dans la chaumière heureuse
D'où, le matin, sortit une troupe nombreuse,
On attendit long-temps; — nul ne revint le soir!
Une table était là splendidement servie;
La cloche du Villers tintait une agonie,
Et des vieillards pleuraient, seuls dans leur désespoir.

Fourier.

Aures habent et non audient.

Bible.

Quæcumque ignorant, blasphemant.

Ibid.

What blessings thy free bounty gives
Let me not cast away;
For God is paid when man receives,
T'enjoy is to obey.

POPE, *Universal Prayer.*

Assez long-temps régna la loi du sacrifice :
La vie assez long-temps fut pour l'homme un supplice,
Où de pleurs et de sang il arrosait son pain.
Fourier naît, et pour lui l'éternelle Harmonie [9]
Qui régit tous les corps dans la sphère infinie,
Devient la loi du genre humain.

Eh quoi! ces Passions, mobiles de nos âmes,
D'un céleste foyer sublimes, saintes flammes,
Qui font que l'homme sent, aime, désire, agit,
Il faudrait, réprimant leur puissante influence,
Les combattre toujours, les réduire au silence...
Et pourtant c'est Dieu qui les fit.

Non : tout ce qu'il a fait est bon, est adorable;
Il s'est traduit lui-même en son œuvre immuable,
Et vouloir changer l'homme est une impiété.
Depuis quatre mille ans que tu la moralises,
Philosophe impuissant, faut-il donc qu'on te dise :
Qu'as-tu fait de l'humanité?

Le monde vaut-il mieux qu'en ses jeunes années?
Les générations par le temps moissonnées
Ont-elles plus souffert, hélas! que nous souffrons?
Sous la Nécessité, sous la loi de contrainte,
Qui brise tout notre être en sa mortelle étreinte,
Faut-il moins bas courber nos fronts?

Va, tu parlas sans fruit... et tu parles encore;
Le vide de tes mots d'un grand nom se décore,
Et sans la pratiquer tu prêches la Vertu.
Ces préceptes si beaux que ta science étale,
Ce Devoir, qui toujours ressort de ta morale,
Oh! dis-nous, les accomplis-tu?

Cesse donc, à la fin, une entreprise vaine:
Changer le cœur humain! — Tu mourrais à la peine.
Dieu fit les passions, il les faut accepter.
Leur essor comprimé dut les rendre fatales;
Trop semblables alors à ces fortes cavales
Qu'on peut guider... mais non dompter.

Crois-moi, ce n'est pas là que le Malheur réside;
Il est tout dans le cercle anarchique et stupide
Où malgré tant d'efforts tourne le genre humain.
C'est la Société qu'il faut que l'on réforme;
Seule elle peut changer, elle seule est difforme;
C'est là qu'il faut porter la main.

Non pas à la façon des parleurs politiques,
Misérables pillards des vieilles républiques,
Où mourait de famine un Peuple-Souverain :
Réformateurs sans but, apôtres sans croyances,
Qui courtisent la foule, et n'ont pour ses souffrances
Qu'un langage perfide et vain.

Non. — Mais voici Fourier ! écoutez sa parole :
« Humanité, dit-il, j'apporte la boussole
» Qui te fera trouver des flots moins en courroux. »
Et tel que Dieu l'a fait, se saisissant de l'homme,
Tous ses penchants divers, il les compte, il les nomme,
Et sa loi les accepte tous.

Ces besoins, ces instincts, que décrit son génie,
Deviennent les ressorts de l'humaine Harmonie
Dont la création est l'image à nos yeux.
Notre âme, à ses accents noblement élargie,
Comprend mieux sa puissance et son analogie
Avec Dieu, la terre et les cieux.

Sa loi ne contraint plus, mais elle attire, excite,
Ouvre large carrière au talent qu'elle invite,
Sans appauvrir le riche, enrichit l'indigent.
De notre Destinée expliquant le problème,
C'est sur l'Attraction qu'il base son système,
Vaste, complet, intelligent.

Toute capacité dans ses *groupes* se range ;
Des groupes rapprochés il forme la *Phalange.*
Nos efforts jusqu'ici divergents, opposés,
Dans un accord parfait, enfin se réunissent;
L'universelle paix, l'UNITÉ s'établissent ;
Les peuples sont harmonisés.

Prophète de l'espoir, Newton de l'âme humaine,
Du ciel avec la terre il rattache la chaîne,
Et sur l'Ordre absolu fonde la Liberté;
Le globe n'est pour tous qu'un immense héritage,
Chacun suivant son droit est admis au partage :
N'est-ce point là l'Égalité ?

Il rend la force au corps; à l'âme il rend la joie ;
De sa main inspirée, il nous montre la voie,
Le Plaisir est le guide, et le but le Bonheur !
Et voilà que, pour prix de son essor sublime,
De nos savants du jour la foule magnanime
N'a pour lui qu'un dédain moqueur !

Ainsi l'homme toujours est ingrat au génie !
Colomb, de l'ignorance et de la calomnie
Languit quinze ans victime, à la honte des rois :
La ciguë, ô Socrate ! à ta coupe est mêlée ;
Sous l'inquisition succombe Galilée,
Et l'Homme-Dieu meurt sur la croix !

Le Pas de la Vierge.

Endormie est la périllée...
Mais Nostre-Dame est éveillée;
Oncques ne fut la Glorieuse,
Ne sommeillanz, ne paresseuse.

GAUTIER DE COINCY.

A l'abri des sapins qui ceignent nos campagnes,
On voyait Pontarlier, la perle des montagnes[10],
Mirer aux flots du Doubs ses remparts et sa tour.
Le vieux fort du Molar semblait veiller sur elle;
Et le voile étoilé d'une nuit calme et belle
Enveloppait la plaine et les monts d'alentour.

Riche de tous les fruits prodigués par l'automne,
Sous le poids des trésors que la moisson nous donne
Les greniers fléchissaient; et l'habitant joyeux,
Comme un oiseau cachant sous son aile sa tête,
Lassé, mais satisfait après un jour de fête,
Des soins du lendemain s'endormait oublieux.

Au feu! — au feu! — ce cri descend de la vigie. —
Chacun en s'éveillant voit sa vitre rougie,
Et sort demi-vêtu, tout rempli de terreur!
Au quartier Morieux que la flamme dévore,
L'incendie est immense et s'agrandit encore
Sous le vent qui se lève et souffle avec fureur.

On se hâte, on accourt, à la chaîne on s'empresse;
Sur les toits embrasés l'onde jaillit sans cesse,
Pour ces maisons de bois inutile secours !
On sape, on démolit, on détruit avec rage;
Rien ne peut de la flamme arrêter le passage...
Le fléau dévorant marche, marche toujours.

Du haut de dix clochers le tocsin hurle et crie;
Le feu se courbe en voûte et gronde avec furie;
Des ruines s'élève un bruit toujours croissant.
Déjà demi-brûlé, s'acharnant dans l'étable,
Sous le toit qui s'écroule et de son poids l'accable,
Le bétail qui se tord étouffe en mugissant.

Le vieillard sur son lit assiégé par la flamme,
Exhale en cris affreux ses tourments et son âme;
Dans sa fuite atardé pour sauver son argent,
L'avare tombe et meurt sur le seuil de sa porte;
Tandis que n'écoutant que l'amour qui l'emporte,
La mère dans le feu va chercher son enfant.

Parmi les tourbillons d'une épaisse fumée,
S'élance jusqu'au ciel la matière enflammée;
Les brandons flamboyants volent de tout côté,
Et le vent du Château, qui plus fort se déchaîne [1],
De tout effort humain rend la puissance vaine. —
Un désastre complet menace la cité.

O désolation ! — cris d'effroi ! cris de rage !
En profond désespoir se change le courage ;
La vie est le seul bien qu'on cherche à conserver.
Plus d'un jette l'injure au ciel impitoyable.
Mais le Maïeur, c'était un vieillard vénérable,
Leur dit : — « Dieu nous punit, Dieu seul peut nous sauver !

Celui qui la créa, seul commande à la flamme ;
Invoquons sa clémence au nom de Notre-Dame :
Nous nous donnons à vous, Vierge, apaisez le feu !
Élus de la cité, deux barons, deux lévites
Iront à votre autel, au couvent des Ermites,
Appendre un souvenir du miracle et du vœu. » —

Alors déployant leurs bannières,
Métiers et corporations,
Cloîtres et maisons séculières
Se rangent en processions ;
Psalmodiant une antienne,
Par le vieux pont de Saint-Étienne
On voit les Augustins venir ;
Ils s'avancent graves et calmes,
De leurs bâtons hauts de cinq palmes
Armés, seulement pour bénir.

Sous leurs noirs capuchons de serge,
Priant d'une lugubre voix,
Chacun en main tenant un cierge,
Viennent les Frères-de-la-Croix.

On voit, à la lueur des flammes,
Les Annonciades, nobles dames,
Aux blancs habits coupés de bleu;
Et puis les noires Ursulines,
Et puis les blanches Bernardines,
Marcher lentement au saint lieu.

Murmurant tout bas leur prière,
Barbe longue et cheveux rasés,
Arrivent du faubourg Saint-Pierre
Les bruns Capucins déchaussés;
Puis les échevins honorables,
Les Barons-Bourgeois, les notables,
Les chevaliers, le gouverneur,
Et les archers fendant la foule
Qui se presse, se heurte et roule,
Pâle d'alarme et de frayeur.

Précédé de l'auguste signe
De la croyance du chrétien,
Sous le porche de Saint-Bénigne
Du clergé paraît le doyen.
Couverts de la chappe dorée,
Portant l'image vénérée
De la Vierge, sur un autel,
Diacres et prêtres de la ville,
Sur une longue et double file,
Le suivent d'un pas solennel.

Comme un seul homme, alors tous sur la grande place
Tombant à deux genoux, au ciel demandent grâce;
Mille voix entonnaient le *Salve, Regina :*
Spectacle en même temps effrayant et sublime!
L'incendie éclairait cette foule unanime;
Le chant durait encor, — soudain le vent tourna.

Et l'on vit apparaître au sommet des Pareuses,
Dans un cercle éclatant de gerbes lumineuses,
La Vierge, dont la main s'étendait pour bénir;
La divine clarté dont elle était suivie,
Rayonnant dans les cieux, fit pâlir l'incendie,
Comme en face de Dieu le soleil doit pâlir.

Et quand la vision se fut évanouie,
Tout le ciel devint sombre; une abondante pluie
D'un nuage entr'ouvert par torrents s'épanchait;
Sous les flots ruisselants les flammes étouffées
Exhalèrent bientôt leurs dernières bouffées...
Chacun cria Noel! — le miracle était fait.

Dès-lors sur la montagne où descendit Marie,
Parmi de grands sapins bordant une prairie,
Dans un chemin étroit, sombre, mystérieux,
On admire d'un pied la merveilleuse empreinte [12],
Sur un roc qu'effleura la Vierge trois fois sainte,
En prenant son essor pour remonter aux cieux.

A sa promesse aussi Pontarlier fut fidèle :
Dans son église encore on voit une chapelle
Dès ce jour consacrée à la Reine des cieux ;
De sa reconnaissance Einsidlein a le gage ,
C'est un tableau votif qui redit d'âge en âge
Les malheurs , le salut , la foi de nos aïeux :

Ingemuit geminis , ardens Pontarlia flammis :
Imbribus has subitò Virgo rogata sopit.
Urbs tibi salva dicat geminatæ signa salutis,
Protege devotas, Virgo benigna, domos.

EX VOTO
URBIS PONTARLIÆ IN LIBERO BURGUNDIÆ COMITATU,
1675, 1680.

Le Bon Ange.

Sub umbrâ alarum tuarum...

Ps. XVI.

Anerschaffen
Ist ihm der Freund, und gegen eine Welt
Voll Kriegs und Truges steht er zweyfach da.

SCHILLER.

Je veux toujours, dans mon pèlerinage,
Me confier à mon ange gardien.

CH. VIANCIN.

Parfois je me sens pris de lâche indifférence :
L'erreur nous mène au doute, et le doute au dégoût. —
Mais mon âme bientôt se rouvre à l'espérance,
Et, sondant son abîme, y trouve une croyance
Qui la soutient, l'élève, et doit survivre à tout.

Ma foi dans un Bon Ange est encor toute vive ;
Ne l'ai-je pas senti toujours à mes côtés ?
N'est-ce point encor lui, quand ma barque dérive,
Que j'entends de bien loin, tout pleurant sur la rive,
Me plaindre, m'appeler et me dire : Arrêtez !

Le Bon Ange ! c'est lui qui veille sur l'enfance ;
Qui, détournant ses pas des sentiers défendus,
Garde vierge long-temps sa robe d'innocence ;
Et qui sur son chemin largement ensemence
Ce bon grain qui plus tard doit germer en vertus.

Dans ces jours où notre âme, encore immaculée,
Vient se fondre en prière aux parvis du saint lieu,
C'est lui dont la pensée à la nôtre mêlée,
En s'élançant plus haut que la voûte étoilée,
Nous fait vivre d'extase et monter jusqu'à Dieu !

C'est lui qui par degrés nous révèle la vie;
Qui nous met dans le cœur des trésors de pitié.
Aux nobles dévoûments lui seul il nous convie,
Et notre âme, à sa voix, toujours close à l'envie,
Se forme, se conforte, et s'ouvre à l'amitié.

Puis quand souffle l'orage en nos blanches voilures,
Quand nous tombons lassés sous un dernier effort,
Quand l'amour fait souffrir de si grandes tortures,
Que l'on voudrait, hélas! mourir de ses blessures...
Il accourt, nous console, et nous guérit encor.

Sous ses deux ailes d'or nous cachons notre tête;
Nous pleurons sans rougir, car il pleure avec nous;
Sur nos fronts c'est en vain qu'a passé la tempête,
Tout un ciel d'espérance en son œil se reflète;
Hommes régénérés, nous tombons à genoux.

Comme aux jours bienheureux, sa voix à notre oreille
Murmure alors des mots trop long-temps oubliés.
Pour prier, retrouvant son aurore vermeille,
De son sommeil de mort notre âme se réveille;
Nous bénissons les pleurs dont nos yeux sont mouillés.

Notre plainte à son cœur n'est jamais importune,
Car il lit dans notre âme, et comprend nos douleurs;
Il a dans ses trésors un baume pour chacune;
Et s'il ne peut guérir, hélas! toute infortune,
Pour toute il a du moins des mots consolateurs.

Lorsque viendra le jour de crainte et d'espérance,
Mon Ange sera là pour me fermer les yeux;
Quelques larmes des siens tomberont en silence...
Et plaçant sur mon cœur la croix de notre enfance,
De sa prière encore il m'ouvrira les cieux.

Oui, je crois au Bon Ange, ici je le proclame:
En mes jours de tristesse, en mes jours de bonheur,
Je le vois, près de moi, sous les traits d'une femme...
Cette croyance est bonne, elle est douce à mon âme!
Tu la railles en vain, esprit froid et moqueur;
Je te plains, malheureux!... Tu n'as donc pas de sœur!

Berthe de Joux.

Oh! ira folle
Che sì ci sproni nella vita corta
E nell' eterna poi sì mal c'immolle!

DANTE.

Sur une roche aride
Qui jusques vers les cieux
Élève en pyramide
Son front chauve et brumeux,
S'élancent les tourelles
D'un gothique manoir.
Le pâtre, chaque soir,
Entend lui venir d'elles
Un cri de désespoir;
Il se trouble, s'arrête...
Puis en passant répète :

Priez, vassaux, priez à deux genoux,
Priez Dieu pour Berthe de Joux. [13]

Berthe, avenante, fraîche et rose,
A peine comptait dix-sept ans;
Son père de sa main dispose
Pour Amaury. — Fleur des amants,
Honneur de la chevalerie,
Aux pieds de sa dame chérie
Le preux mettait un noble cœur;
Plus d'une dame en Séquanie
Eût perdu pour lui sa rigueur...
Et cependant Berthe soupire,
Et son œil morne semble dire :

Priez, vassaux, priez à deux genoux,
Priez Dieu pour Berthe de Joux.

Brave Amaury, l'honneur t'appelle,
L'honneur, tyran du chevalier !
Prends, pour combattre l'Infidèle,
Ta lance et ton heaume d'acier.
Ses adieux à sa noble dame,
Ce sont mots échappés de l'âme,
Longs serments et soupirs d'amour.
La valeur le presse et l'enflamme,
Il part... Et du haut de la tour,
Le voyant traverser la plaine,
Berthe répète dans sa peine :

Priez, vassaux, priez à deux genoux,
Priez Dieu pour Berthe de Joux.

Depuis quatre ans durait l'absence ;
Mais voici qu'un beau soir d'été,
Un chevalier blessé s'avance,
Demandant l'hospitalité.
Devant ses pas le pont s'abaisse ;
Le nain l'annonce à la comtesse ;
Elle paraît à son balcon :
— « Entrez, ami de ma jeunesse,
Entrez, Amé de Montfaucon[35] ;
De mon seigneur toujours fidèle
M'apportez-vous quelque nouvelle ?... « —

Priez, vassaux, priez à deux genoux,
Priez Dieu pour Berthe de Joux.

De l'époux, toute une semaine,
On s'occupe, on devise bien ;
Et puis l'on s'aperçoit à peine
Qu'on l'oubliait dans l'entretien.
L'amour ! l'amour partout se glisse ;
La solitude est sa complice,
Et les absents, ce sont des morts.
Berthe, hélas ! tombe au précipice
Sans l'avoir mesuré des bords.
Oubliant l'époux qui guerroie
Les deux amants sont dans la joie...

Priez, vassaux, priez à deux genoux,
Priez Dieu pour Berthe de Joux.

Mais revenant de Terre-Sainte,
De Joux, plein de gloire et d'amour,
De son manoir franchit l'enceinte,
Rêvant les baisers du retour.
Devers la chambre nuptiale
Il court... O surprise infernale!
Berthe est dans les bras d'un amant :
— « Mort-Dieu! dit-il, l'heure est fatale! » —
Au cœur du jeune homme expirant
Trois fois il plonge son épée;
Berthe de son sang est trempée...

Priez, vassaux, priez à deux genoux,
Priez Dieu pour Berthe de Joux.

— « Et toi, femme que je méprise,
Pour ton malheur vivras long-temps;
Va, ne crains pas que je te brise;
Veux m'éjouir à tes tourments! » —
Par son ordre aussitôt l'on taille
Une cellule en la muraille;
On y met grilles et verroux;
La malheureuse sur la paille
A peine y tient sur ses genoux :
— « Là, tu paîras ta perfidie....
Là pour toujours, là pour la vie! » —

Priez, vassaux, priez à deux genoux,
Priez Dieu pour Berthe de Joux.

Pour mettre comble à sa vengeance,
Montrant le corps de Montfaucon :
— « Or ça, dit-il, qu'à la potence
On le pende comme un larron.
Qu'aux rochers de la FAUCONNIÈRE [14],
Haut et court, entre ciel et terre,
Ce beau muguet pourrisse au vent.
Vois-tu là-bas, ma prisonnière,
Ton Montfaucon, ton bel amant ?
Vainement ton regard l'évite ;
Il est là, t'appelle et s'agite...

Priez, vassaux, priez à deux genoux,
Priez Dieu pour Berthe de Joux.

De chagrin, de faim, de froidure,
Elle est morte plus qu'à moitié :
L'époux qu'on trompe a l'âme dure ;
Amaury reste sans pitié.
En vain, comme une mendiante,
Pâle, inclinée et suppliante,
Elle implore un noble pardon ;
Il écoute la patiente
Avec un rire de démon :
— « Là, tu paîras ta perfidie...
Là, répond-il, là pour la vie ! »

Priez, vassaux, priez à deux genoux,
Priez Dieu pour Berthe de Joux.

Pendant dix ans la misérable
Fut nuit et jour en oraison;
Son bourreau, toujours intraitable,
La laissa mourir en prison.
La pauvre femme échevelée,
D'une voix morte et désolée,
Répétait encor son refrain;
Même aujourd'hui, dans la vallée,
Le soir, comme un écho lointain,
Tombe des rochers de La Cluse
Le dernier cri de la recluse :

Priez, vassaux, priez à deux genoux,
Priez Dieu pour Berthe de Joux.

A M. A*** T**.

Beati qui lugent, quia ipsi consolabuntur.

Évangile.

Je les ai lus, ces vers empreints de la souffrance
Qu'un destin trop cruel fait peser sur tes jours ;
Ces vers si désolés, où manque l'espérance,
Où seule la douleur parle et dit : Pour toujours !

Hélas ! la vie est triste. A tous c'est une épreuve
Qu'il faut avec courage ici-bas soutenir :
Le riche, l'indigent, et la vierge, et la veuve,
Dans ce monde mauvais, tout souffre ou doit souffrir.

Ainsi Dieu le voulut. Il fut juste, sans doute ;
Dans ses décrets d'airain nous devons l'adorer.
Si de graviers tranchants il parsème la route,
Le but est assez beau pour les faire endurer.

Mais il est des douleurs hors de la loi commune;
Dieu toujours les réserve à ses âmes de choix;
Oui, toujours ici-bas la gloire et l'infortune
Sur les plus nobles fronts descendent à la fois.

Ce destin est le tien... En vain à la lumière
Tes yeux se sont fermés, jeune homme de trente ans!
Conservant ton génie ainsi qu'un autre Homère,
L'histoire est un poème en tes récits vivants.

Et tu souffrais pourtant d'un mal inconsolable;
Et ta tristesse, immense autant que ton malheur,
Ne demandait plus rien au ciel inexorable
Qu'un ami sûr et vrai qui comprît ta douleur.

Pourquoi vouloir ainsi, noble fils de la terre,
De la seule amitié parer ton avenir?
Pourquoi donc rejeter, comme vaine chimère,
Le rêve d'un amour qui viendrait l'embellir?

Quoi! ne savais-tu pas que le cœur de la femme,
Mystérieux abîme, impossible à sonder,
Est comme un océan qui cache sous sa lame
Tant de trésors, que Dieu peut seul tous les compter?

Pour te rendre au bonheur une s'est présentée
Qui t'a dit : « Me voici, je veux vivre pour toi,
Je t'aime ! calme enfin ton âme tourmentée ;
Avance dans la vie en t'appuyant sur moi.

» Oui, je veux t'entourer de soins et de tendresse ;
Dans mes bras caressants peut-être oublîras-tu,
Quelques instants du moins, le malheur qui te presse,
Contre lui j'unirai ma force à ta vertu.

» Va, je sens tout le prix d'être ton Antigone,
De braver avec toi le destin irrité ;
De rendre quelque joie à ce front qui rayonne
Des splendeurs de la gloire et de l'adversité.

» Et qu'importe à tes yeux la lumière ravie ?
C'est assez que l'un voie alors qu'on marche à deux :
L'amour, flambeau de l'âme, éclaire aussi la vie,
Sa divine clarté nous vient aussi des cieux.

» Et quand arriveront les jours de la tempête,
A l'horizon en feu quand l'éclair brillera,
Dans mon sein palpitant tu cacheras ta tête,
Peut-être en me frappant la foudre t'oublîra. » —

Ah ! sans doute qu'alors cette voix consolante
Descendit dans ton cœur comme un écho du ciel;
Car elle détournait de ta lèvre brûlante
La coupe où tu buvais l'amertume et le fiel.

Ainsi quand sur la croix, pour racheter le monde,
L'Homme-Dieu succombait à des tourments sacrés,
Deux femmes étaient là, dont la douleur profonde
Se répandait en pleurs sur ses pieds adorés.

Amour et dévoûment! — Quel partage sublime!
Toujours du malheureux être l'ange ici-bas !
O femme ! en vain souvent l'on t'en voit la victime,
C'est la loi de ton être, et tu n'y manques pas.

Le Sorcier et l'Inquisiteur.

Combien y a-t-il de choses peu vraye-semblables témoignées par gens dignes de foy, desquelles si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les faut-il laisser en suspens !

MONTAIGNE.

Dans un dîner, certain convive aimable,
Homme d'esprit, de savoir et de cœur,
Grave, sincère, et recteur vénérable,
M'a raconté l'histoire véritable
Qu'en vers ici je mets, ami lecteur.

C'était aux temps où la sorcellerie [15],
Les revenants, les démons, les lutins,
Et la cabale et la nécromancie,
Et le grand-œuvre et la noire magie
Troublaient encor tant de cerveaux humains.

Un homme expert en pareil maléfice,
Voulut un jour prédire l'avenir.
Pour venger Dieu, bientôt le Saint-Office
De lui s'empare, ordonne son supplice ;
Le pauvre diable ! on le verra rôtir.

Tout était prêt, les feux et la potence...
Un membre saint du tribunal sacré
Vint au captif dénoncer la sentence;
Il n'avait plus qu'à faire pénitence;
Mais un sorcier, c'est un gaillard madré!

— « Frère, dit-il, de votre obédience,
Pour un moment, daignez me relever;
Je suis coupable, et de ma conscience
J'entends la voix accuser ma science;
A bien mourir je veux me préparer. » —

L'inquisiteur, dans sa miséricorde,
Lui répondit : — « Que ton vouloir soit fait! » —
Notre homme alors un moment se recorde :
— « Eh bien! dit-il, de grâce, qu'on m'accorde
Rien qu'un charbon, — c'est mon dernier souhait. » —

Tout aussitôt sur la blanche muraille,
A traits hardis il dessine un coursier;
Rien n'y manquait, membres fins, noble taille...
L'inquisiteur en rit, et même raille
Sur son talent le malheureux sorcier.

Mais celui-ci, qu'inspire la science,
Enfourche alors le magique animal,
Serre la jambe, au grand galop s'élance :
— « Bon père, adieu! merci de la potence... » —
Nul n'a revu cavalier ni cheval!

Le Camp de la Rivière.

. . . . . Cinis, et manes, et fabula fies.

PERSE.

Sic fortuna potens regales sæpius arces
In miseras vertit, facta inimica, casas.

***

SUR les bords diaprés où l'indolent DRUGEON
Caresse avec amour sa couronne de jonc,
Et sillonne sans bruit la plaine verdoyante
Qu'enrichit le limon de son onde dormante ;
Non loin de PONTARLIER, au pied du LAVERON
Dont l'orage et l'éclair souvent ceignent le front,
Grand tumulte régnait au bourg de LA RIVIÈRE. —
Du haut de ses remparts, formidable barrière
Dont on voit aujourd'hui les vestiges encor,
On entendait les sons de la trompe et du cor,
Le cliquetis de fer qui jaillit d'une armée,
Et le bruit vague et sourd d'une ville alarmée.

Au loin se déroulait tout l'appareil des camps ;
Les lances ondulaient comme épis dans les champs. —
On abaisse le pont : tout s'ébranle et s'agite ;
La troupe sous la porte à flots se précipite,
Maudissant l'Helvétie, et d'un front irrité
Criant : Vive Bourgogne et vive la Comté !
Enfin le bruit cessa. — Seulement aux tourelles
Passaient et repassaient de mornes sentinelles ;
La lune se levait au sommet du Taureau [16],
Tout dormait dans le camp, tout dormait au hameau,
Cependant qu'au vitrail de la sainte chapelle
Vacillait la lueur de la lampe éternelle
Qui veille sur les morts, et dans un cœur pieux
Fait naître la prière et les rêves des cieux.

Étranger à ce calme, un guerrier solitaire
Marchait à pas heurtés en labourant la terre
De ses éperons d'or. Agité par le vent,
Son manteau de velours à fleurs de lis d'argent
Laissait voir, sous les plis de sa forme mouvante,
Les éclairs jaillissant d'une armure brillante ;
Un lion reposait sur son riche cimier ;
Son gantelet froissait l'émail d'un long collier
D'où pendait la Toison sur sa large cuirasse ;
Et son œil et sa lèvre annonçaient la menace.
Tandis que les vassaux reposaient sous leurs toits,
Lui, semblait tourmenté par les soucis des rois.

Il saisit son poignard en frémissant de rage,
Et jetant vers la Suisse un regard courroucé,
Laissa tomber ces mots de son cœur oppressé :

— « Après Granson, Morat !... malgré notre courage,
Vaincus !... Deux fois vaincus ! — Mes plus nobles guerriers
Fauchés comme moisson par de vils chevriers !
D'ici je vois encor, sous la foudre et l'orage,
Ces rudes montagnards prier à deux genoux...
Le soleil reparaît ; la nue est dissipée ;
Hans de Halwil soudain brandissant son épée :
« C'est un signe du ciel, compagnons, levez-vous ! »
Et sa troupe sauvage, ainsi qu'une avalanche,
Se roule avec fureur sur la route d'Avenche.
J'entends, j'entends encor leur formidable cri,
Et le mugissement de la trompe d'Uri !
Inondés par la pluie, et plongés dans la fange,
Les miens lancent en vain leur bouillante phalange ;
Chevaliers et vassaux, pêle-mêle emportés,
Bientôt ne forment plus qu'une affreuse cohue
Que ravagent la faux, la hache et la massue.
Ceux qu'oublia le fer, au lac précipités,
Ont trouvé leur tombeau dans son onde fatale.
J'ai perdu mon trésor, ma couronne ducale ;
Peut-être quelque Juif vendra mes diamants ;
Et Berne montrera ma dépouille royale,
Pour ma honte éternelle, à ses fiers paysans !...

Vous avez vainement pour me fermer la Suisse,
Soudé la grosse chaîne au roc de SAINT-SULPICE,
Confédérés maudits, vous subirez ma loi;
La vengeance et la guerre! ah! c'est plaisir de roi!»

— « C'est malheur pour le peuple, ô Charles-Téméraire !
La justice vaut mieux aux princes que la guerre.
Ils verront, ils verront, au jour des jugements,
Ces prétendus héros qu'enivrent les batailles,
Se dresser devant eux les pâles ossements
De tous les morts qu'ils ont privés de funérailles.
Dieu leur demandera le prix du sang versé
Pour leur ambition ou leur orgueil blessé.
Duc, que répondras tu?» — Le duc tira sa dague
En voyant devant lui, sous une forme vague,
Apparaître soudain comme un sombre guerrier
Qui fit hurler de peur son noble levrier :

— « Charles, de ton étoile on voit pâlir la flamme :
Abjure les combats, songe à sauver ton ame!...»

— « Qui m'ose ainsi parler sentira mon courroux!» —
Le duc court au guerrier, l'âme de sang avide,

Et de sa longue épée il lui porte trois coups.
Mais la lame en sifflant ne frappe que le vide...
Le prince est immobile et muet de stupeur,
Car son glaive jamais n'a trahi sa fureur !

Le noir fantôme alors d'une voix de tonnerre :
— « A MORAT j'ai laissé mes os dans l'ossuaire ;
Frappe ; de ton courroux vraiment je n'ai souci.
Mon ombre va t'attendre aux fossés de NANCY... »

— « Prophète de malheur ! crois-tu par ce langage
De Charles de Bourgogne ébranler le courage ?
Moi, d'une ombre avoir peur !... Tant qu'il aura du fer,
Charles peut défier et le ciel et l'enfer.
Va, des murs de NANCY je couvrirai la terre,
Je pendrai le Lorrain et tous ses compagnons ;
Et de MORAT un jour on verra l'ossuaire
Rasé par les Comtois et par les Bourguignons ! » —

Le duc que la fureur à sa ruine entraîne,
A quelques mois de là guerroyait en Lorraine ;
Bientôt il fallut fuir, vaincu, désespéré...
Celui dont la puissance aux rois faisait envie,

Un matin fut trouvé, sans couronne et sans vie,
Gisant dans un marais, sanglant, défiguré.

Splendeur, gloire, fortune, ainsi tout est volage!
Le bourg de La Rivière, hélas! n'est qu'un village;
L'ossuaire est détruit; — mais toujours le Drugeon
Caresse avec amour sa couronne de jonc.

Rimes

A MON AMI J** L***.

Mens enim qui ad externa non dissipatur, neque per sensus in mundum diffunditur, redit quidem ad seipsam, per se autem ad Dei cogitationem ascendit.

Epist. II, Basil.

Exempt d'inquiétude,
Dans ton gîte, à Roulans,
Tu charmes par l'étude
Ta longue solitude,
Poète de vingt ans.

Oubliant ta jeunesse,
Dans des livres choisis
Tu puises la sagesse,
Ce fruit qu'à la vieillesse
Le Seigneur a promis.

Et ta voix qui module
Des vers que je chéris,
Craignant trop qu'on l'adule,
Ne sort de ta cellule
Que pour quelques amis.

Savoir et poésie !
Va, c'est un beau trésor ;
C'est pour l'âme choisie
La goutte d'ambroisie
Au fond du vase d'or.

Enivres-en ton âme,
Enivres-en ton cœur :
Le baiser de la femme,
Quand l'amour le réclame,
N'a pas plus de douceur.

Vas où le flot te pousse,
Sans peur de dériver ;
A des bords pleins de mousse
Ta barque, sans secousse,
Est sûre d'arriver.

Aujourd'hui la campagne
Est triste sous l'hiver ;
Et ta belle montagne,
Sous le froid qui la gagne,
N'a plus un rameau vert.

Sous une brume épaisse
Le ciel est sans couleur :
Ce voile de tristesse,
Qui sur les monts s'abaisse,
Pèse aussi sur le cœur.

Mais, comme un oiseau, sage,
Pour charmer tes longs soirs,
Tu chantes dans ta cage
Les notes d'un langage
Tout plein de doux espoirs.

Ta muse qui frissonne
A l'aspect des frimas,
Pendant qu'elle tisonne,
Avec esprit chansonne
Les travers d'ici-bas.

Ou bien la rêverie
Te jette mille vers,
Et ton âme ravie,
Qui plane sur la vie,
Embrasse l'univers.

La nuit, à Dieu s'élève
Ton chant brûlant d'amour;
Et ton mystique rêve
Bien souvent ne s'achève
Qu'aux feux naissants du jour.

Puis, fleurisse l'épine,
Revienne le printemps,
Tu sors de ta chaumine,
Et ta muse butine
Tous les bluets des champs.

Comme une chrysalide
Qui devient papillon,
Fuyant ton gîte humide,
Le caprice te guide
A travers le vallon.

Tout reprend l'existence :
C'est l'instant solennel ;
Tout germe, tout s'élance ;
Et ton chant recommence
Plus libre sous le ciel.

Tu nous dis la nature
Louant son Créateur ;
Les bruits de la ramure
Pour toi sont un murmure
Qui chante en son honneur.

Dans les branches fleuries,
Dans un ciel tout en feu,
Dans l'herbe des prairies,
Tu le vois, tu le pries;
Dieu partout, toujours Dieu!

Jules, ta vie est bonne!
Qu'elle aille ainsi long-temps;
Que celui qui la donne,
Jamais ne t'abandonne
A nos flots inconstants!

Adieu!... ma jeune muse
Est causeuse aujourd'hui;
Mais la rime l'amuse;
Je sens qu'elle en abuse,
Ami, pardonne-lui.

Loïse de Joux

&

Thiebaud de Neufchâtel.

Warum zaudert mein Salgar? — Hat er sein Wort vergessen?

GOETHE.

Autre n'aurai.

Devise de PHILIPPE-LE-BON.

Mon cœur est lourd, le repos que j'aimais,
Je ne l'ai plus, jamais, jamais.

X. MARMIER.

La première entre ses compagnes
Par la naissance et la beauté,
Loïse, honneur de nos montagnes [13],
Aura vingt ans, vienne l'été.
Pourtant, silencieuse, austère,
On la voit toujours solitaire
Marcher l'œil fixe et gros de pleurs;
Et déjà son jeune visage,
Perdant les roses du bel âge,
Porte la trace des douleurs.

Au penchant de la forêt sombre,
Le matin elle vient s'asseoir;
Pâle, immobile comme une ombre,
On l'y retrouve encor le soir.
Jadis l'espoir de sa famille,

Le malheureuse jeune fille
En est aujourd'hui le tourment ;
De la sauver on désespère ,
Sa mort approche , et son vieux père
D'avance en pleure le moment.

Sur les rocs de la FAUCONNIÈRE [14],
Dans la tempête , au bruit du vent ,
Pendant une journée entière ,
On la voit s'égarer souvent :
Francesca , c'est ainsi que Dante
Vit autrefois ton âme errante
Parmi les brumes de l'enfer. —
Mais tandis qu'elle se lamente ,
A Loïse un jour se présente
Un chevalier bardé de fer.

— « Pourquoi toujours pleurer , Loïse ?
Pourquoi cet éternel chagrin ?
Pourquoi sangloter à l'église ,
Le front courbé sur votre main ?...
Comme autrefois avec audace
Pourquoi ne plus suivre la chasse ,
Quand elle bruît dans nos bois ?
Pourquoi voiler votre figure ,
Si fraîche jadis , et si pure ,
Aux preux vainqueurs dans les tournois ?...

Pourquoi cet œil morne et sans flamme,
Ce vêtement lugubre et noir?
Vous êtes si triste, madame,
Qu'on pleurerait rien qu'à vous voir!
Et cependant, si jeune encore!
Votre existence à son aurore
Devrait-elle ainsi se flétrir?
A la tendresse ouvrez votre âme :
Philtre d'amour est un dictame
Qui de tout mal sait nous guérir. »

— « L'amour!... ah! c'est lui qui me tue!...
Au bonheur mon cœur s'est fermé
Du jour où, la guerre venue,
S'est éloigné mon bien-aimé.
Depuis trois ans, point de nouvelle!...
Sous le glaive de l'Infidèle,
Thiebaud sans doute a dû périr...
Mon noble ami, ta fiancée
Toujours à toi par la pensée,
Pour te rejoindre va mourir. »

— « Fatale erreur! noble Loïse :
J'ai vu Thiebaud de Neufchatel [18],
Dans la Palestine conquise
Aussi joyeux qu'en son castel.
Comme un sultan, par ses maîtresses

Enivré de folles caresses,
Il vit sans penser au retour.
Et vous, presque son épousée,
Toujours pleurante et délaissée,
Ici pour lui mourez d'amour! »

— « Il vit!... oh! redites, beau sire,
Ce mot qui m'arrache à la mort :
Loïse aujourd'hui peut sourire,
Mon bien-aimé, tu vis encor!...
Puissent les jours que Dieu t'envoie
Toujours s'écouler dans la joie!
Puisse ta coupe être sans fiel!
Que tes amantes soient heureuses,
Et tes félicités nombreuses
Plus que les étoiles du ciel! »

— « Folie! oubliez un parjure
Qui vous oublia dès long-temps.
Se venger de pareille injure,
Loïse, est facile à vingt ans.
Je suis noble, riche, et j'espère
Vous obtenir de votre père ;
Pour le bonheur vivez encor.
A vous mon amour sans partage!
D'avance acceptez-en pour gage
Cet anneau, cette chaîne d'or. »

— « Auriez-vous en or une chaîne
Longue à joindre la terre aux cieux;
M'offririez-vous trône de reine,
Trésors et joyaux précieux;
Je vous dirais : Merci, beau sire!
Car je préfère mon martyre
A l'espoir d'un autre bonheur...
Un jour il reviendra peut-être ;
Ce doux penser me fait renaître!
Il vit!... C'est assez pour mon cœur. » —

Loïse, à ces mots calme et fière,
Porte en ses yeux noble courroux;
Mais le preux, levant sa visière,
Tombe soudain à ses genoux.
— « Pourras-tu jamais, ma Loïse,
Me pardonner cette feintise?
Ai-je pu douter de ta foi?...
Oh! sois heureuse et détrompée,
J'en jure par ma bonne épée,
Thiebaud n'aima jamais que toi! » —

Loïse, tremblante et ravie,
A reconnu son fiancé;
Elle jette un cri... de sa vie
Le dernier ressort s'est brisé.
Thiebaud l'enlace avec tendresse,

Sur son cœur brûlant il la presse,
Comme une mère son enfant;
Il se trouble, il l'appelle, il pleure,
Puis il l'emporte à sa demeure...
Elle était froide en arrivant.

Le lendemain au cimetière
Huit chevaux traînaient un cercueil;
Deux preux, et leur famille entière,
Suivaient en longs habits de deuil.
Sur la châtelaine expirée
Tous les vassaux de la contrée
Versaient des larmes de douleur;
On la déposa dans la terre,
Et l'on écrivit sur sa pierre :
LOÏSE, — MORTE DE BONHEUR !

Marie.

A M. FL** DE M***.

Chi mi darà la voce e le parole
Convenienti a sì nobil suggetto?

ARIOSTE.

Ami, si j'étais peintre ou maître de la lyre,
Ce que je sens au cœur, si je pouvais le dire,
Je chercherais à rendre en rhythme cadencé
Le portrait ravissant que ta main m'a tracé
De cette jeune vierge à qui ta destinée,
Par un nœud solennel, est près d'être enchaînée.
Artiste plein de foi, devant quelque tableau
Signé de Raphaël ou bien de Murillo,
J'irais, poète heureux, à leur culte fidèle,
Chercher pour ton amie un imparfait modèle.
Et quand enfin j'aurais fixé sous mon pinceau
Ces traits que je compare à l'idéal du beau,

Quand j'aurais retracé cette grâce candide,
Ce front pur, ce sourire où la vertu réside,
Cet œil noir et brillant, qui laisse avec bonté
S'échapper le regard dont tu fus enchanté;
Pour achever encor mon incomplète image,
Dans Racine et Shakspear feuilletant page à page,
Comparant Juliette à la pieuse Esther,
Ou bien Iphigénie aux filles du roi Lear,
J'étudîrais long-temps ces jeunes héroïnes,
D'amour et de vertu créations divines,
Et ma muse, à chacune empruntant quelque trait,
Aurait tenté du moins d'esquisser un portrait.

Oh ! dis-moi, quand aux pieds d'une femme adorée,
Le ciel va s'entr'ouvrir sur ton âme enivrée,
Ravi de tant d'attraits, de grâce et de vertu,
Tes vieux amis de cœur, oh ! les oublîras-tu ?
Paîront-ils ton bonheur d'un pareil sacrifice ?...
Oh ! non, et que Marie, à tous nos vœux propice,
Rappelant quelquefois sur nous ton souvenir,
Aux droits de l'amitié laisse un long avenir.

Marie ! — Ah ! c'est un nom d'une grâce infinie !
Un nom plein de mystère et de douce harmonie !

Parmi les noms humains c'est le plus beau de tous.
On le prie, on l'invoque, on l'adore à genoux.
Exhalant le parfum de la Rose mystique,
Entre l'homme et le ciel c'est l'alliance antique :
Car aux jours de croyance et de simplicité,
Par la mère d'un Dieu ce beau nom fut porté.
Réveillant dans nos cœurs les souvenirs d'enfance,
Il est encor pour l'homme un gage d'espérance ;
Et quand la foi renaît dans nos âmes en feu,
Il porte nos soupirs jusques aux pieds de Dieu.

Le nautonier battu par la vague en furie
Retrouve son courage en implorant Marie ;
A deux jeunes époux qu'un enfant adoré
Soit donné par le ciel : dans le temple sacré,
Au sortir de sa couche, une mère attendrie
Le porte et le consacre à l'autel de Marie ;
Tandis que par les ans le vieillard accablé
Invoque encor Marie, et se sent consolé.

Ce beau nom, trois fois saint, ta jeune fiancée
Le porte dignement, et déjà ma pensée
Plane sur les beaux jours qui pour toi vont venir.

Pour les prédire, ami, ma muse se réveille,
Certaine de te plaire en frappant ton oreille
D'un nom que mille fois l'amour t'a fait bénir,
Et qui de ton bonheur contient tout l'avenir.

Septembre 18

Le Pont de l'Abbaye

DE MONT-BENOIT.

Now it is time of night
  That the graves all gaping wide,
Every one lets out its Sprite
  In the church-way paths to glide.

SHAKESPEARE.

Il est nuit; la voix de l'orage
Gronde dans les sapins de Bans;
La lune, à travers un nuage,
Blanchit à peine le feuillage,
Qui tremble au souffle des autans.

Contre l'ouragan et la pluie
Chevauchant avec grand effort,
Arrive au pont de l'Abbaye [19]
Une pauvre fille transie,
Dont la mère est au lit de mort.

— « Halte, là-bas, la jouvencelle!
Gratis on ne va plus avant...
Êtes en vain mignonne et belle;
Mettez la main à l'escarcelle,
Payez, — un sol estevenant [20]. »

— « Pitié ! — ne suis qu'une bergère.
Ai ce pauvre ânon pour tout bien :
A Mont-Benoît vais voir ma mère,
Laissez-moi passer, mon bon Père...
Dieu vous paîra ; n'y perdrez rien. »

— « Des deniers de la sainte Église,
Fillette, ici suis collecteur ;
Votre parler sent la feintise ;
Point ne passerez en franchise,
Vous le dis au nom du Seigneur. »

— « Sois cruel, ô moine sordide !
Mais du moins n'outrage pas Dieu. » —
Soudain son ânon qu'elle guide
S'élance dans le Doubs rapide,
Avance, et se trouve au milieu.

La pauvre bête était chétive,
Le courant fort ; — tout disparut !
Lors s'entendit de chaque rive
Gémissement de voix plaintive,
Puis un grand cri, — puis tout se tut.

Le corps de la jeune bergère
Fut retrouvé : — que de regrets !
Tout le village au cimetière
L'accompagna. — Sa vieille mère
L'y rejoignit bientôt après.

Les esprits-forts ne peuvent croire
Aux morts sortant de leur tombeau;
Mais ici le fait est notoire :
Aussi je poursuis mon histoire,
Comme on la raconte au hameau.

Or, tous les ans, dans la soirée,
Le quinze d'avril arrivant,
De la pauvre fille éplorée
L'ombre pâle et défigurée
Sans bruit pénétrait au couvent.

Elle allait droit à la cellule,
Et prenant le moine aux cheveux,
D'un mors l'embouchait sans scrupule,
Et l'entraînait d'un bras d'Hercule
Devers le pont miraculeux.

— « A genoux ! disait la bergère,
Que je chevauche sur ton dos ! » —
Puis montant sur le pauvre hère,
Sa main à grands coups de lanière
Lui fendait la peau jusqu'aux os.

— « Ma mère en sortant de la vie
Alla prendre sa place au ciel ;
Pour toujours tu me l'as ravie,
Car moi, du ciel je suis bannie...
Morte, hélas ! en péché mortel.

» Point ne me parle de clémence,
Ton trépas seul m'apaisera :
Le ciel te livre à ma vengeance !
Marche, moine, marche en silence...
Ou bien mon fouet redoublera. » —

Par une main impitoyable
Le moine se sentait tenir :
Main de damné, c'est main du diable ! —
Plaignons-le, quoiqu'il fût coupable :
Quarante ans il vécut martyr.

Alors que sa froide paupière
Allait se fermer pour jamais,
Devant la maison tout entière
Il révéla ce grand mystère,
Et mourut. — Dieu lui fasse paix !

Au chœur du cloître une sculpture [21]
Du fait prouve la vérité :
Là, le moine sert de monture
Au revenant qui le torture...
Grande leçon de charité !

La Source de la Loue.

Super LUPAM, rapacissimum flumen...

Chron. de Saint-Bénigne.

Omnes morimur et quasi aquæ dilabimur in terram quæ non revertuntur.

II. REGUM.

Au sein mystérieux de la grotte profonde
Dont la nature a fait un palais à ton onde,
Naïade de la Loue, il est beau de te voir [22] !
Sous ton dais de granit, reine dès ta naissance,
Tu sembles un moment t'endormir en silence,
Comme un enfant bercé par les brises du soir.

Mais la cascade est proche. — Elle te sollicite...
Tu cèdes à l'attrait qui t'appelle et t'invite,
Et pareille à la louve à qui tu dois ton nom,
Tu couvres les rochers d'écume blanchissante,
Tu roules, tu bondis, et ta voix mugissante
Va frapper Haute-Pierre à la cime du mont.

Dans ton lit couronné de chênes druidiques [13],
De sapins toujours verts et de lierres antiques,
Tu marches souveraine et dans ta majesté;
Oui, plus belle cent fois que la belle Vaucluse,
Il ne te manque rien que Pétrarque et sa muse
Pour l'effacer aussi par ta célébrité!

Abîmes effrayants des COMBES DE NOUAILLES,
Qui donc a déchiré vos profondes entrailles?
C'est elle, c'est la LOUE, en frayant son chemin,
Alors qu'au premier jour, rapide, impétueuse,
Dieu lui traçant du doigt sa course sinueuse,
La fit jaillir du roc sous sa puissante main.

Les flots captifs, soudain emportant leurs barrières,
Roulant avec courroux sous vos cimes altières,
Creusèrent à vos flancs un immense sillon;
Et grandissant toujours et de force et de nombre,
Ils sortirent enfin de ce défilé sombre,
Pour aller resplendir au soleil du VALLON.

De là, courant toujours, ils vont de chute en chute;
Le gazon les attire, et l'écueil les rebute;
Plus d'un ira croupir dans quelque étang fangeux;
Peu couleront en paix, sans limon ni souillure,
Car il faut aller loin, et la route est impure
A travers les cités et leurs bourbiers honteux.

Quelques-uns cependant sur de vertes prairies,
Pour dire leur amour à des rives fleuries,
Serpentent lentement et font mille contours.
Il semble qu'ils voudraient, tant sont doux leurs murmures,
Là s'arrêter, et vivre à l'abri des ramures...
Une inflexible loi les fait marcher toujours.

Et sans cesse roulant vers l'océan immense,
Perdant à chaque instant de leur propre existence;
Dans l'abîme sans fond tous ils vont s'engloutir.
Heureux ceux qui du ciel sur la terre embrasée
Retomberont un jour en gouttes de rosée,
Pour quelque fleur des champs qu'ils feront reverdir !

De l'existence humaine, oh ! voilà bien l'image !
Elle est belle, la vie, elle est belle au jeune âge,
Quand son cours est paisible et réfléchit le ciel;
Quand la foi dans le cœur se mêle à l'espérance,
Lorsqu'un baiser de mère efface la souffrance,
Et qu'aux bords de la coupe on n'a bu que le miel !

Aux rayons du matin quand la cascade brille
Des feux de l'arc-en-ciel, chaque goutte scintille,
Tout en elle est rubis, ou perle, ou diamant :
Tel sur la blonde enfance, et tout plein de promesses,
De rêves de bonheur, de rêves de richesses,
Brille de l'avenir le prisme éblouissant!

Mais l'âge d'homme arrive, et l'orage s'élève,
L'orage qui dissipe arc-en-ciel et beau rêve;
Et de nos premiers jours trouble la pureté.
L'âme perdant alors son empreinte divine,
Voit se ternir l'éclat de sa noble origine,
Et se flétrir la fleur de sa virginité.

Et puis des passions la vague furieuse,
Haletants nous emporte en sa course orageuse;
A force de plaisirs nous perdons le bonheur.
Brisés par les écueils, repoussés du rivage,
Nous roulons, malheureux! de naufrage en naufrage,
Sans une étoile au ciel, et sans Dieu dans le cœur.

Fatigués cependant d'une vie insensée,
Regrettant, mais trop tard, sa jeunesse épuisée,
Aux charmes du repos l'homme encor se reprend.
Oh! qu'il voudrait alors dans une obscure plage,
Comme un flot oublié sous quelque frais ombrage,
Pour un seul jour du moins échapper au courant!

Désir vain ! — car la pente incessante, fatale,
Que le vent soit propice, ou souffle la rafale,
Toujours, toujours nous pousse au but mystérieux...
Mais, par le malheur même, enfin l'âme épurée
Souvent reprend l'éclat de sa source sacrée,
Et dans ses profondeurs reflète encor les cieux.

Alors résistant mieux aux coups de la tempête,
Vers Dieu, plein de courage, on relève la tête ;
Au vent de l'infortune on offre un sein plus fort :
Comme un fleuve grandit de calme et de puissance,
Lorsque de plus en plus vers la mer il s'avance,
Ainsi l'âme grandit en abordant la mort.

La mort ! — qu'est-ce ? dis-moi, fleuve au grave murmure !
Oh ! révèle-nous donc le mot de la nature !...
Mais ton onde, elle-même ignorant où tu vas,
Confiante en la main qui la guide et l'entraîne,
Sous l'œil du Créateur coule et passe, certaine
Que son vouloir est bon, et qu'il ne trompe pas.

Ainsi l'âme long-temps par le doute agitée,
D'une recherche vaine à la fin rebutée,
Abjure la science et revient à la foi :

Et confiant au ciel son humble destinée,
Au terme elle s'avance, heureuse et pardonnée,
Seigneur, en bénissant ta loi!

A tes rives adieu, beau fleuve de la Loue,
Adieu, forêts, cascade où l'arc-en-ciel se joue,
Beau vallon tout fumant sous un soleil de feu!
Je reviendrai souvent rêver à ton murmure;
Car l'âme à ton aspect s'agrandit et s'épure;
Tes sublimes beautés la font monter à Dieu!

L'Orpheline.

Llorando yva la doncella
Con sus ojos tan cortés.

Romancero.

Es weinet keiner über mich.

J. Von Hammer, *Gül and Bülbül.*

Le coq chantait au seuil de la chaumine,
Devant le jour la lune pâlissait;
Au bord du bois, une jeune orpheline
Sur son destin tristement gémissait :

— « Me voilà seule, et je n'ai plus de père!
Mon frère est mort, — et Georges, mon amant,
M'oublie, hélas! sur la terre étrangère...
J'ai pour tout bien le sac du mendiant! » —

Et la forêt l'écoutait en silence;
L'oiseau semblait respecter son chagrin,
Mais le feuillage a frémi... qui s'avance?...
C'est sous le froc un grave pélerin.

— « Oh! pourquoi donc en ce bois solitaire,
Ma pauvre enfant, ainsi te désoler?
Dans ta demeure il faut nous en aller,
Viens, j'y serai ton père. »

— « De mon vieux père, hélas! les cheveux longs
Étaient tout blancs; — je l'ai vu dans sa bière. —
Vous êtes jeune, et vos cheveux sont blonds,
Vous ne pouvez être mon père. »

— « Enfant, je plains ta peine! mais pourquoi
Te lamenter en ce bois solitaire?
Dans ta demeure, oh! viens, viens avec moi,
Je veux être ton frère. »

— « Mon frère était au berceau, tout petit,
Lorsqu'à la tombe il a suivi ma mère...
D'un pèlerin vous qui portez l'habit,
Vous ne pouvez être mon frère. » —

Alors jetant son lourd déguisement,
Et sur son cœur pressant la jeune fille:
— « Tu n'es plus seule, oui, j'en fais le serment,
Je veux, Inès, te rendre une famille...
Viens pour toujours t'unir à ton amant. »

Le Réfugié polonais.

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva,
Nos patriam fugimus.

VIRGILE.

Assis aux bords des bois qui couronnent la ville,
Au moment où le soir, du haut d'un ciel tranquille,
Répand sur nos vallons plus d'ombrage et de frais,
Triste, seul et pensif, un jeune Polonais
Rêvait... Son œil d'azur sous sa large paupière,
Pour mieux se recueillir, semblait fuir la lumière.
Il repassait ces jours d'enfance et de bonheur,
Jours si pleins d'avenir, où tout sourit au cœur!
Et par les souvenirs doucement balancée,
Vers le toit paternel se portait sa pensée.

Là, sa mère attentive à ses moindres désirs,
Changeait, naguère encor, ses chagrins en plaisirs :
Oh ! des soins maternels qui n'a pas souvenance ?...
Son père, vieux guerrier, jadis soldat de France,
Fier de voir en son fils renaître sa valeur,
Lui disait les combats du célèbre Empereur,
Et de la gloire en lui soufflant déjà la flamme,
En parlant de patrie exaltait sa jeune âme.
Premier besoin de l'homme, ô sainte liberté !
A ton nom seulement tout son cœur agité,
De te reconquérir rêvait le jour prospère...
Et le voilà jeté sur la terre étrangère !
Il a vingt ans... Son père, aux champs d'Ostrolenka,
Pour la dernière fois en tombant l'embrassa.
Sa mère le croit mort... Trop malheureuse femme !
Dévorant les chagrins qui pèsent sur son âme,
A ses tyrans cruels de peur de se trahir,
Elle se cache à tous pour pleurer et gémir.

Oh ! combien pour un fils cette idée est amère !
Qu'il est dur de souffrir des tourments d'une mère !
Et sans pouvoir la plaindre et d'un mot la calmer,
Lui dire : Cet enfant dont le destin t'alarme,
Sèche tes pleurs, il vit, et toujours pour t'aimer !

Son œil en cet instant cache mal une larme. —

Et puis le souvenir, triste et doux tour à tour,
Le ramène à l'objet de son premier amour.
Pauvre fille! déjà son cœur de fiancée
Rêvait avec bonheur le bouquet d'épousée;
Et voilà que le sort, comme on brise une fleur,
A brisé sans pitié son rêve et son bonheur.
En vain un peu d'espoir berce encor son attente;
L'exil du bien-aimé, pour le cœur d'une amante,
C'est un vautour cruel qui le presse et le mord,
C'est un horrible mal! — quelquefois c'est la mort!

Jeune homme, de ton âme écarte cette image;
Crains à de tels pensers d'amollir ton courage;
Souffre; ne pleure point. Attends! viendront des jours
Où, le ciel sur le Russe abaissant sa colère,
Tu reverras enfin la tombe de ton père,
Ton pays de ses fers délivré pour toujours,
Ta mère consolée, et tes jeunes amours!

1832.



Morville 1837

CHATEAU DE JOUX



C. Marville 1837

SAUT DU DOUBS

Gabrielle de Vergy.

En périlleuse aventure
M'avez, Amors, atorné,
Quand pour vous n'a de moi cure
Cele à qui m'avez donné.

Le châtelain DE COUCY.

IL porta tout à coup la main à sa poitrine,
Le seigneur de Coucy, ce noble ménestrel,
Quand la première fois, dans sa beauté divine,
Parut à ses regards la Dame de Fayel [24].

Dès-lors en chaque mot de ses chansons naïves
Vibre encor de son cœur le premier battement;
Mais ses tristes accords, ses notes si plaintives
N'apportent à son mal aucun allégement.

Car il est sans espoir; il ne chante sa flamme
Qu'avec crainte et respect; hélas! il sait trop bien,
Le malheureux amant! que le cœur de sa Dame
Ne doit jamais d'amour battre contre le sien.

Si même quelquefois avec noble indulgence
Elle lui paie un chant d'un sourire bien doux,
Le jeune ménestrel n'en prend point d'espérance,
Car il la sait fidèle et tout à son époux.

— « Il est temps, se dit-il, d'éviter sa présence ;
A vivre enfin loin d'elle il faut m'accoutumer;
Puisse bientôt la mort m'apporter allégeance !...
Je ne dois plus la voir s'il faut ne plus l'aimer. » —

Il se couvre de fer, prend sa lance acérée,
Du plus sombre panache il ombrage son front ;
Peut-être sous l'armure et sous la croix sacrée
Les transports de son cœur un peu s'apaiseront.

Le voilà chevauchant devers la Palestine;
Il gémit de l'absence, il chante sa douleur;
Sous le poids des regrets souvent son front s'incline...
Mais vienne la bataille, il reprend son ardeur.

Au milieu des dangers, fier et bouillant d'audace,
Coucy depuis deux ans semblait tenter le sort,
Alors qu'un trait maudit, à travers sa cuirasse
Pénètre dans son flanc, et l'étend presque mort.

— « Viens ça, dit-il, Tristan, mon écuyer fidèle,
Écoute, quand mon cœur de battre aura cessé,
Prends-le dans ma poitrine, et porte à Gabrielle
Ce dernier souvenir d'un amant repoussé. » —

Le corps du noble preux dans la terre bénie
Va du monde oublier la lutte et les travaux ;
Mais son cœur embaumé par une main amie
Ne devait pas goûter le repos des tombeaux.

Au fond d'un écrin d'or l'écuyer le dépose ;
Contre son sein il presse un si noble fardeau ;
Des larmes du regret nuit et jour il l'arrose ,
Et pour gagner la France il part sur un vaisseau.

On a vogué long-temps , — mais soudain la tourmente
Déchire la voilure et fait crier les mâts ;
Tous les cœurs à ce bruit sont saisis d'épouvante...
Un seul sur le navire , un seul ne tremble pas.

Quand le calme revint , les côtes de Provence
Étalaient au soleil leur ardente paroi ;
Tous les cœurs ont bondi de joie et d'espérance...
Un seul sur le navire , un seul est resté froid.

Le fidèle porteur de l'urne précieuse
Arrive près d'Autrey , vieux manoir des Vergy ;
De la chasse il entend la fanfare joyeuse
Retentir au lointain , puis s'approcher de lui.

Du bois, au même instant, un cerf quitte l'asile,
Un trait ensanglanté lui traverse le flanc;
Il se câbre, il bondit, puis retombe immobile
Au pied du voyageur qui s'arrête tremblant.

Le sire de Fayel avait blessé la bête;
Sur sa trace il accourt escorté des veneurs;
Chacun à la curée avec ardeur s'apprête,
Et le cerf aux abois meurt en versant des pleurs.

Mais des chasseurs bientôt la bruyante cohue
Veut savoir quel trésor Tristan presse en ses bras:
On l'entoure à l'envi. — Lui, la main étendue:
— « Je parlerai, dit-il, mais qu'on n'approche pas!

» Respectez, respectez cet écrin qui renferme
» Les restes d'un poète et d'un preux accompli; »
Et puis s'attendrissant et d'une voix moins ferme:
« Laissez en paix le cœur du sire de Coucy.

» Quand ce cœur malheureux ne battra plus, mon page,
» En mourant m'a-t-il dit d'un accent solennel,
» Prends-le dans ma poitrine et le porte en hommage
» A celle que j'aimais, — la Dame de Fayel. » —

Le comte a tressailli. — « Je connais cette Dame,
Et de ta mission je te veux décharger. » —
Puis d'un bras que rend fort la rage de son âme,
Il arrache l'écrin au loyal messager.

Avec soin il le cache en son manteau de laine,
Il songe à sa vengeance, il galope plus fort...
Ce cœur qui ne bat plus, son implacable haine
Voudrait le ranimer pour lui donner la mort!

A peine en son manoir : — « Qu'aussitôt l'on prépare, »
Dit-il au sénéchal à son ordre accouru,
« Avec la chair du cerf, cet autre mets plus rare. »
Et comme on hésitait : « M'avez-vous entendu?... » —

Pour le festin du soir bientôt tout se dispose :
Gabrielle y prend place; il en fait les honneurs :
Un varlet en tremblant sur la table dépose
Le mets mystérieux déguisé sous des fleurs.

Et Fayel souriant : — « Acceptez-en, de grâce,
» Comtesse, de ce mets on vante la saveur;
» Vous savez que toujours du produit de ma chasse
» Mon amour attentif vous destine le cœur. » —

Mais quand elle eut mangé, des larmes, en silence,
De ses yeux attendris se prirent à glisser,
Puis à couler bientôt avec tant d'abondance,
Qu'on eût dit, à la voir, qu'elle allait trépasser.

Le comte alors d'un ton railleur et satanique :
— « Du cœur de la colombe on connaît les vertus ;
» On dit qu'il fait pleurer et rend mélancolique,
» Celui-ci doit, madame, en avoir encor plus.

» Le cœur d'un chevalier amoureux et poète,
» Qui chanta vos attraits, du sire de Coucy... »
— « Ah ! s'écria la Dame en relevant la tête,
» C'est infâme !... Fayel, je vous le jure ici,

» Au noble preux vivant je restais étrangère ;
» Mais mon âme se rouvre aux chants du ménestrel ;
» C'est vous qui me rendez, seigneur, sa prisonnière,
» Au trépassé je jure un amour éternel.

» Non, jamais dans mon sein une autre nourriture
» N'ira souiller le cœur du sire de Coucy...
» C'en est fait. — Puisse Dieu, de cette atroce injure,
» Un jour vous octroyer merci ! » —

Elle mourut de faim bien moins que de souffrance ;
Fayel vécut long-temps pour pleurer sa vengeance ;
Il voulait l'oublier : inutiles efforts !
Ainsi qu'une Furie à sa perte animée,
Nuit et jour devant lui se dressait le remords !...

Vengeance, on te maudit après t'avoir aimée !

La Nuit.

How sweet to dream!

WORDSWORTH.

Oh ! qui n'aime la nuit ?... c'est le moment où l'âme
Se recueille, pensive, et doucement s'enflamme
A ces noms que le cœur se plaît à conserver.
Heure des souvenirs, heure mystérieuse,
Quand elle nous revient calme et silencieuse,
Que la nuit fait rêver !...

Chantez, chantez le jour, le jour qui se décore
Des pleurs qu'à chaque fleur a suspendus l'aurore !
Voyez-vous dans les cieux le soleil s'élever ?

Resplendissante alors, la nature féconde
Aspire avec amour les feux dont il l'inonde...
Mais la nuit fait rêver.

Elle ressemble au jour, la blonde jeune femme;
Dans son œil azuré qui reflète son âme,
Je retrouve l'éclat de l'aube à son lever.
Mais la vierge aux cils bruns, à la vive prunelle,
Sous ses longs cheveux noirs, comme la nuit est belle...
Et la nuit fait rêver.

Saint Gorgon.

Modicæ fidei.

ÉVANGILE.

Au fond du cœur je me sens repentance ;
Je vous ai dit trop d'histoires d'amour,
Amendons-nous et faisons pénitence ;
D'un saint récit aujourd'hui c'est le tour.

Or, en ces temps où, pour sa foi naïve,
Luttait encor l'Église primitive ;
Quand, résistant à des dogmes nouveaux,
Les empereurs se changeaient en bourreaux,
Et par le fer, les bûchers, la torture,
Des dieux tombés croyaient venger l'injure ;
Jours illustrés par de hautes vertus,
Que notre époque, hélas ! ne comprend plus !
En Orient, on raconte qu'un homme,
Gorgonius, c'est ainsi qu'on le nomme,
Brave soldat, de ferveur embrasé,
En vrai héros mourut martyrisé.
Ce n'était point un martyr ordinaire,
Car ses vertus, son noble caractère,

Son zèle ardent de propagation,
Jusques à Rome avaient porté son nom.
Aussi plus tard, en pompe solennelle,
Vit-on entrer dans la ville éternelle,
Mais en lambeaux, par le fer déchirés,
Du grand Gorgon les restes vénérés.
Le pape même, honorant sa mémoire,
Les déposa dans un riche oratoire;
Fit sur le mort un superbe sermon,
Le créa saint, et saint de grand renom [25].

De pèlerins nuit et jour entourées,
Là reposaient ces dépouilles sacrées;
Mais Chrodegand, digne évêque messin
(Qui fut lui-même, après sa mort, un saint),
Le cœur navré des horreurs d'une peste
Qui décimait, par son souffle funeste,
Le cher troupeau qu'à ses soins de pasteur
Avait commis le vouloir du Seigneur,
Pour conjurer ce fléau diabolique,
Fit demander à Rome une relique.
Dix Révérends, pieux ambassadeurs,
Du très saint Père implorant les faveurs,
Au Vatican vont lui baiser la mule.
— « Mon fils de Metz du plus sage est l'émule,
Que de son zèle il soit récompensé!
Au grand Gorgon, d'hier canonisé,

En paradis je viens d'octroyer place;
Prenez, enfants, ses reliques, sa châsse,
Et la vertu de ses bienheureux os,
— Avec la foi, — guérira tous vos maux. » —

Sous le camail de satin et d'hermine,
La noble escorte en bel ordre chemine;
Six forts mulets drapés et pomponnés,
De pourpre et d'or tout caparaçonnés,
Fiers rejetons de la race romaine,
Au pied léger, à l'allure hautaine,
D'un pas dévot, mais pourtant diligent,
Traînaient le saint dans la châsse d'argent.
Comme mulets qui portent des reliques,
Bêtes et gens faisaient les magnifiques.
Aux voyageurs tout allait pour le mieux :
Du fond du char Gorgon veillait sur eux,
Et du trajet pour lever les obstacles,
A chaque pas il faisait des miracles :
Il guérissait malades et boiteux,
D'aveugles-nés il dessillait les yeux;
Et mainte épouse, en touchant la litière,
Obtint enfin le bonheur d'être mère.
Ceux qui du saint convoitaient les faveurs
N'oubliaient pas ses dignes serviteurs,
Et pour mieux faire accueillir leurs demandes,
C'était à qui les plus riches offrandes!...

Dieu, comme on sait, répand toujours ses biens
Sur les mortels qui font vœu d'être siens. —
Pour eux la route et s'abaisse et s'incline ;
Le Saint-Bernard n'est plus qu'une colline,
Devant leurs pas la neige fond soudain,
Et mille fleurs tapissent le chemin.

Après Sion, sur les rives du Rhône,
Dans l'Helvétie est le couvent d'Agaune [26];
Cloître fameux, où dans sa châsse, en paix,
Dort saint Mauris, le patron du Valais.
Le grand Gorgon et sa pieuse escorte,
Grâce au Seigneur, en atteignent la porte.
Là, précédés du renom glorieux
Qu'avait partout conquis le bienheureux,
Ils sont reçus avec honneur et joie ;
Chacun bénit le ciel qui les envoie;
Supérieurs, moinillons et reclus,
Vantent du saint la vie et les vertus;
Et sur l'autel, au fond du sanctuaire,
Aux chants de l'orgue, on place la litière.

Comme Chouart couvait des yeux son mort,
Nos gens couvaient leur merveilleux trésor;
Et chaque nuit, dans la troupe fidèle
On choisissait, pour faire sentinelle

Près du martyr, un vigilant gardien.
Mais en ce lieu pouvait-on craindre rien?...
On dit qu'au bruit des coupes argentines,
Au réfectoire on célébra matines,
Et que le feu d'un vieux vin de Mâcon
Fit oublier et la châsse et Gorgon.

Le lendemain quand, sur les monts, l'aurore
Contre la nuit semblait lutter encore,
La croix en tête, on va prendre à l'autel
La châsse où dort le corps de l'immortel;
Ceux du couvent, prosternés en prière,
Baisent cent fois, rebaisent la litière.
Aux voyageurs chacun presse la main :
« Adieu... beau ciel, bon gîte, et beau chemin! »
La larme à l'œil, larme tiède et sincère,
On se sépare et l'on s'embrasse en frère; —
Frère je dis, — c'est *moine* que j'entends :
Aussi le diable en rit entre ses dents.

Le corps lesté non moins bien que la gourde,
Les pélerins, d'une marche un peu lourde,
S'acheminaient vers les tours de Chilon,
Quand sur le lac s'élève l'aquilon.
Les flots houleux bondissant avec rage,
De blanche écume inondaient le rivage;

Les fiers mulets se cabraient, frémissaient;
Leurs conducteurs à Gorgon s'adressaient;
Car l'onde alors gonflant sous la rafale,
Ils en avaient aussi haut que Tantale...
Las! il n'est coupe ou de vin ou de miel,
Que le destin n'empoisonne de fiel!
Naguère encor les palmes et les roses
Devant leurs pas fleurissaient tout écloses;
Hier la joie, aujourd'hui le malheur :
Hélas! hélas! c'est l'histoire du cœur!
Aussi du saint oubliant les merveilles,
Et ses vertus en grâces non pareilles,
Déjà plus d'un, murmurant à part soi,
Sentait faillir son courage et sa foi.

Pour le convoi tout va de mal en pire...
Les malheureux étaient près de médire
Du grand Gorgon qui semblait, oublieux,
Les délaisser et n'avoir souci d'eux.
Depuis trois jours pas ombre de miracle...
Sourd est le saint! — A travers maint obstacle,
Ils ont atteint ces rochers du Jura
Que de ses tours couronne JUNIA [27];
Il leur fallut, pour hisser l'équipage,
La corde au cou, se mettre à l'attelage :
Ce n'était plus, hélas! comme aux beaux jours
Où le grand saint, leur prêtant son secours,

Traçait leur voie à travers les campagnes,
Et sous leurs pas abaissait les montagnes.

Avec grand'peine aux murs d'Ararica [28]
Le bienheureux à la fin arriva.
On le reçut, et vous pouvez m'en croire,
Mieux qu'un monarque en un jour de victoire.
O mon pays! dans ce jour solennel,
Ton noble accueil pour cet hôte immortel
Méritait bien que, de son tabernacle,
Gorgon pour toi fît au moins un miracle...
Mais pas un mort ne fut ressuscité! —
Le populaire en était irrité,
Et quand bientôt s'éloigna le cortége,
On entendit plus d'un mot sacrilége.
Le peuple ainsi, Gaulois, Grec ou Romain,
Toujours changea du soir au lendemain;
Plus que le vent sa faveur est frivole;
S'il ne l'encense, il insulte l'idole.

Le cœur navré, l'œil humide de pleurs,
C'était pitié de voir les conducteurs!
Rêvant toujours à leur mésaventure,
La tête basse, ils suivaient la voiture :
Décidément le diable s'en mêlait,
Et saint Gorgon trop long-temps sommeillait.

Par SAINT-LAZARE à la source bénie [29],
La caravane atteint les monts d'USIE [30],
Puis redescend non loin de ce vallon
Où court la Loue en son large sillon.
Sur la paroi du roc de HAUTE-PIERRE [31],
L'astre qui dore et mûrit la moisson
Jetait alors sa mourante lumière ;
Tandis qu'au loin, découpant l'horizon,
Deux vieux châtels aux créneaux noirs et sombres,
LA BAUME à droite, à gauche MIREVAL [32],
Sur les forêts versaient les grandes ombres
Qui descendaient de leur front féodal.
On n'entendait que les chansons lointaines
De quelque pâtre égayant les hameaux,
Et les sons lents des rustiques campènes
Se balançant aux fanons des troupeaux.
De la vesprée entonnant la prière,
Les Révérends récitaient le rosaire,
Quand tout à coup roulant dans un fossé,
Le char béni s'entr'ouvre fracassé...
Chacun accourt, et tous les fronts pâlissent,
D'effroi, d'horreur tous les genoux fléchissent :
Damnation ! — sacrilége larcin ! —
Vide est le char ! — Plus de saint ! — plus de saint ! —
Qui donc osa...? mais les maux de la route
En certitude ont transformé le doute.
AGAUNE !... eût-on, sous tes cloîtres bénis,
Jamais pensé qu'un larcin fût commis !

AGAUNE ! Eh quoi !... ce paradis sur terre...
Et cet adieu, ce doux baiser de frère !...
— Mon cher lecteur, aujourd'hui tu comprends
Pourquoi le diable en rit entre ses dents...

En apprenant ce méfait qui l'indigne,
Le bon Messin se recueille et se signe,
Puis à son roi demande, au nom du ciel,
Le prompt secours du pouvoir temporel.
Pépin bientôt, pour punir les coupables,
A convoqué ses archers redoutables.
Par piété se mêlant aux soldats,
Le peuple en foule accourait sur leurs pas :
Telle, au printemps, sur la montagne blanche
On voit soudain se former l'avalanche ;
Ce n'est d'abord qu'un atome léger
Qu'aura fait choir un souffle passager ;
Mais grandissant au sillon qu'elle trace,
Bientôt, au loin, la formidable masse
Mugit ainsi qu'un puissant tourbillon,
Et de son poids ébranle le vallon :
La troupe ainsi grandit de ville en ville ;
Devant AGAUNE ils étaient bien dix mille...
Le glaive en main, un guerrier redouté
Du fier Pépin dicte la volonté :

— « De par le roi ! rendez sans plus attendre,
» Sinon de force on saura le reprendre,

» Rendez Gorgon! — A ses restes bénis,
» Si vous tardez, nous joindrons saint Mauris. » —

De par le roi n'admet point de réplique :
A contre-cœur on rendit la relique ;
Et devers Metz, Gorgon, avec honneur,
Fut reconduit comme un triomphateur.
A chaque étape, en ce nouveau voyage,
Par un miracle il marqua son passage ;
Je ne veux point ici vous les conter,
L'histoire en parle, on peut la consulter.

Sur le lieu même où la sainte litière
S'était ouverte et, roulant dans l'ornière,
Avait aux yeux des conducteurs du saint
Des gens d'AGAUNE attesté de larcin,
Pour en transmettre à jamais la mémoire,
On fit bâtir un rustique oratoire.
Dans un coffret d'ivoire et de vermeil,
De saint Gorgon on y gardait l'orteil ;
Et jusqu'aux jours de nos grandes débâcles
Dieu sait combien il s'y fit de miracles!...

Mais depuis lors on n'en voit plus, je crois...
Qui nous rendra nos bons saints d'autrefois?

Les Deux Voix.

Væ vobis qui saturati estis!

ÉVANGILE.

Beati pauperes!

Ibid.

PREMIÈRE VOIX.

Je suis riche et maudis la vie...
Plaisirs, abondance, amitié,
Faux biens que le vulgaire envie,
Vous n'excitez que ma pitié !
Et toi, mauvaise conseillère,
Vertu, ton langage est menteur,
Car tu nous trompes la première,
En nous promettant le bonheur !

SECONDE VOIX.

Pauvre, je bénis l'existence :
Le travail embellit mes jours;
Et dans mes instants de souffrance
L'amitié m'offre un doux secours.
Jamais de son haleine impure
Le vice n'a flétri mon cœur :
Une âme calme et sans souillure,
C'est déjà presque le bonheur.

PREMIÈRE VOIX.

Je n'aime point. — Sot et stupide,
Qui, sur la foi de longs serments,
Sur un front faussement candide
Trouve sa joie ou ses tourments!
L'hymen est un lien qui s'use ;
Pour s'y tourmenter tour à tour,
L'un est tyran, l'autre a la ruse...
Non, je ne crois point à l'amour.

SECONDE VOIX.

Une femme, douce colombe,
A compris mon âme ici-bas ;
Et de l'existence à la tombe
Nous marcherons du même pas.
Heureux qui, plein de confiance,
Mérite le prix d'un retour !
Du mal que le ciel lui dispense,
Il se console par l'amour.

PREMIÈRE VOIX.

Religion, cultes... folie
Qui tombe devant la raison !...
Le néant absorbe la vie ;
Pour le sage, Dieu n'est qu'un nom.
Mon âme triste et solitaire
Ne croit qu'à la fatalité,
Et je m'en irai de la terre
En niant l'immortalité.

SECONDE VOIX.

La foi dont m'a bercé ma mère
Me soutient dans les mauvais pas;
Et je demande à la prière
La force à l'heure des combats.
Sur les ailes de l'espérance
Mon esprit souvent emporté,
Jusques à Dieu monte et s'élance,
En rêvant l'immortalité!

Le Siége de Pontarlier.

16 JANVIER 1639.

Mourir plustost que trahyr son debvoir.

CLOTILDE DE SURVILLE.

Comtois, rends-toi !
— Nenni, ma foi !

Vieux dicton.

L'ALARME était partout, au village, au château;
Car Weimar saccageait le vallon de MORTEAU [33]!
Le terrible Saxon et sa horde sauvage
S'avançaient à travers la flamme et le pillage,
Les plus braves Comtois étaient morts sous ses coups;
Leurs femmes, leurs enfants, errant parmi les loups,
Au milieu des frimas, désertaient les campagnes,
Pour chercher un refuge aux antres des montagnes.
L'horizon était noir de villages fumants;
Les échos répétaient les longs mugissements
Des troupeaux sans pasteurs courant à l'aventure;
Livides, mutilés, effroi de la nature,
Aux arbres des chemins des cadavres pendaient!
La famine et la peste au loin se répandaient,

Et de nos montagnards les bandes désolées
Disaient que l'Antechrist parcourait leurs vallées!

Un dimanche, après messe, au sommet des PAREUSES [12],
On vit poindre soudain les files valeureuses
D'hommes bardés de fer, serrés sous leurs drapeaux.
— Lorsqu'en un jour d'automne on voit de noirs corbeaux
S'abattre un bataillon, ardent à la curée,
De fidèles gardiens la troupe est entourée;
Et pendant qu'elle glane et butine en un champ,
Les uns volent en cercle et veillent sur le camp,
Et les autres au loin, prudentes sentinelles,
Se posent l'œil au guet, prêts à battre des ailes : —
Ainsi volant autour des nombreux fantassins,
Les cavaliers du Duc exploraient les chemins.

Mercredi, vers le soir, Weimar par un trompette
Fit dire au commandeur, de façon rude et nette :
« Qu'il eût à lui livrer la ville dès demain... [10]
Que sinon, il savait ce qu'il aurait à faire. » —
Saint-Moris répondit ainsi qu'un vieux Romain :
— « Et moi, je sais aussi ce qui me reste à faire!
La ville sous ma garde est mise par le roi;
C'est un devoir d'honneur! et j'en dois compte au roi. » —

Lors Weimar en courroux fait commencer le siége,
Et pousser une mine à la tour du Collége;
Aux coups des lourds marteaux le sol était tremblant,
Tandis qu'un des faubourgs s'abîmait en brûlant.
Le Doubs, emprisonné dans sa couche de glace,
Livrait aux assaillants les abords de la place;
Dans une même nuit ils donnent trois assauts. —
Trois fois aux pieds des murs ils trouvent leurs tombeaux!
Désespérant de vaincre à l'aide de l'échelle,
Ils attaquent la porte auprès d'une chapelle
Où priaient sous le sac les Frères-de-la-Croix;
La hache en frémissant s'enfonce dans le bois,
Les panneaux vont céder, et la fureur redouble...
Des plus braves bourgeois déjà le cœur se trouble,
En voyant vaciller sur ses deux gonds de fer
La porte qui bientôt va leur vomir l'enfer!
Du haut du parapet, les pavés et les dalles,
Et les lourds épieux pleuvant avec les balles,
Transperçaient, écrasaient les hardis assiégeants;
Pour nos aïeux ce fut un combat de géants!
De leur sang généreux la neige était rougie:
Gloire à qui sait payer sa dette à la patrie!
Frères, qui d'entre nous n'eût envié leur sort?...
Mais le ciel, ce jour-là, couronna leur effort.
Le chef qui dirigeait la farouche cohorte,
Tombe. — Enfin l'assaillant abandonne la porte;
Et le soleil levant éclaire nos exploits.

— Cependant il fallut, pour la cinquième fois,
Prendre le mousqueton, courir à la muraille,
Et braver sans pâlir la pique et la mitraille.
De nombre grandissant le Suédois furieux
Marchait à l'escalade au quartier MORIEUX ;
Et tandis que vieillards, enfants, filles et femmes
Disputaient leurs manoirs à la fureur des flammes
Dont le faubourg du Pont ardait de toute part,
Leurs pères, leurs époux mouraient sur le rempart,
Et tous, rivalisant d'ardeur et de courage,
Refoulaient l'ennemi plein de honte et de rage.

Sans trêve ni repos, nos aïeux sur leurs tours
Passaient en durs combats et les nuits et les jours,
Attendant vainement le prince de Lorraine
Dont les bandes campaient à la grange d'ALEINE...
Mais bientôt retentit un lamentable cri,
Car le canon, grondant du haut du champ MERI,
Sillonnait de boulets la ville tout entière :
PONTARLIER approchait de son heure dernière !
La grosse tour minée allait crouler soudain
Et frayer au Suédois un immense chemin ;
Les fauconneaux crevés, deux affreux incendies,
Plus ni poudre, ni plomb, les fontaines taries,
Les bourgeois décimés, mutilés ou mourants...
Force fut de penser aux accommodements.
Mais pareils aux lions qui vendent cher leur vie,
Ou tels que le grand roi dans les champs de Pavie,

Nos ancêtres pouvaient, en cédant au malheur,
Dire avec orgueil : *Tout est perdu, fors l'honneur!*

Dans l'Aule, à son de trompe, assemblés par le maire,
Les Barons font alors choix d'un parlementaire.
Don Gonzalès, monté sur la plus haute tour,
Du bord de son chapeau frappe sur un tambour,
Et fait signe au-dehors à ceux de la redoute
Qu'il demande à parler et qu'il faut qu'on l'écoute.
Par les soldats du Duc bientôt il est conduit,
Et les deux yeux bandés dans sa tente introduit...
Puis le docteur Miget, suivant l'antique usage,
Dans le camp du Suédois accueilli comme otage,
Weimar de son épée appuyant le pommeau,
Grava sur le traité son redoutable sceau.

Nos pères ne voulaient qu'une paix glorieuse,
Mais l'infâme Saxon à l'âme astucieuse,
Quand il fut dans la place, au mépris de sa foi,
Désarma les héros, et leur dicta la loi;
Et lorsqu'il en sortit, pour punir leur courage,
Il fit brûler la ville et la mit au pillage.
Quiconque manquait d'or pour payer sa rançon,
Sous le sabre tombait, sans merci ni pardon;

Et ceux qui dans leur fuite invoquaient l'espérance,
Rencontraient à la porte et la hache et la lance,
Ou bien, précipités du sommet des remparts,
Semaient le sol natal de leurs membres épars :
Le glaive n'épargnait aïeul, enfant, ni femme !
La ville et le château s'écroulaient dans la flamme ;
Et comme, dans la nuit, un immense volcan,
Quand la lave en courroux bouillonne dans son flanc,
De sa lueur sinistre éclaire les campagnes,
Tel, en feu, PONTARLIER éclairait nos montagnes.
On s'en souvient toujours, et deux cents ans plus tard,
Le peuple dit encor ! MÉCHANT COMME WEIMAR !

Planèze.

A MADEMOISELLE L** D***.

Plena hic floribus ipsa prata rident,
Hic colles humiles amat Lyæus,
Gaudet copia fructibus repleta
Cornu suavibus.

***

La nature seule est grande; la nature seule est belle; la beauté première la remplit et l'anime.

De Sénancour, *Rêveries.*

Sur le haut des montagnes,
L**, viens avec nous;
A travers les campagnes
Si tu nous accompagnes,
Le trajet sera doux.

Aimable jeune fille,
Viens, tu marcheras bien;
Si l'épaisse charmille
A ton pied s'entortille,
Je serai ton soutien.

Le sentier qui serpente
Est rude pour tes pas;
Mais ta marche plus lente,
Pour adoucir sa pente,
S'appuîra sur mon bras.

Viens, gravissons PLANÈZE ;
Là-haut, plus près des cieux,
Notre âme qui s'apaise
Respire plus à l'aise
Un air mystérieux.

Sur les monts la nature
Dévoile plus d'attraits ;
Plus agreste et plus pure,
Elle a sous sa verdure
Des ombrages plus frais.

Sais-tu, jeune cousine,
Sais-tu que de beautés,
De ce point qui domine,
Promet cette colline
A tes yeux enchantés ?

Tiens, là-bas, vois la ville
Et ses clochers épars ;
MONTFAUCON si tranquille,
Puis CHAUDANNE et BREGILLE
Sous leurs larges remparts.

Vois ce petit village
Qui se mire dans l'eau ;
Orgueil de cette plage,
Caché sous le feuillage,
Il semble un nid d'oiseau.

C'est VELOTTE... Son herbe
Fleurie avant le temps,
A maint galant imberbe
Offre un tapis superbe
Pour danser au printemps.

Sur son roc solitaire
Aux abruptes parois,
A nos pieds un calvaire,
Image salutaire !
Étale ses trois croix.

Sous son dais de verdure,
Sur ses champs diaprés,
Là, BEURE a pour ceinture
Le Doubs dont l'eau murmure
En caressant ses prés.

De sa cloche ébranlée
Le son religieux,
En joyeuse volée,
Résonne en sa vallée
Et va se perdre aux cieux.

Puis voici GOUILLE, AVANNES,
Les forges, le moulin ;
Dans les bois des cabanes,
Des lignes de platanes
Au bord du grand chemin.

AVENEZ montre à peine
Sous ses hauts peupliers,
Son grand bac et sa chaine
Où le courant entraîne
De joyeux bateliers.

Là-bas sur la colline
A l'horizon, vois-tu,
Vois-tu, jeune cousine?...
C'est l'immense ruine
D'un castel abattu.

Le Temps, de sa faucille,
MONTFERRAND, t'a frappé;
Rejetons et bastille,
De ta noble famille
Rien n'a donc échappé!

TORPES qui vient d'éclore,
Frais et brillant château,
Tourne aux feux de l'aurore
Son jardin que décore
L'if au sombre rameau.

Il montre avec emphase
Son grand front compassé :
Le Doubs baigne sa base,
Mais MONTFERRAND l'écrase
Du poids de son passé.

Les plus belles vallées
Autour de ces châteaux,
Profondes, isolées,
De grands arbres voilées,
S'ouvrent dans les coteaux.

Au fond, le Doubs promène
Son onde avec amour;
Il les quitte avec peine,
Et s'en vient dans la plaine
Faire un large contour.

Puis il coule vers DOLE [34],
La ville au grand clocher;
D'ici vois sa coupole
Qui semble en auréole
Dans l'air se détacher.

A gauche, par étages,
Les grands monts du Jura
De leurs croupes sauvages
Vont percer les nuages,
Et se perdre au-delà.

A droite, en l'étendue,
L'horizon incertain
Court en ligne rompue,
Puis échappe à la vue ,
Tant son cercle est lointain !

Quelle agreste élégance !
O nature, à ces bords ,
Avec quelle abondance
En ta magnificence
Tu verses tes trésors !

Ma belle enfant, tu rêves
Assise auprès de nous;
Et vers le ciel tu lèves
Tes grands yeux noirs, si doux !

Ton âme jeune et pure
Dans l'œuvre voit l'auteur ;
Naïve créature,
A travers la nature
Dieu descend dans ton cœur !

Mais le soleil s'incline,
L'ombre tombe des monts ;
Descendons la colline,
Et vers Chateau-Farine,
Il est temps, retournons.

Douce et calme retraite !
Combien y sont venus,
Auxquels on a fait fête,
Et qu'il faut qu'on regrette !...
Hélas ! ils ne sont plus !

A leurs ombres sacrées
Pensons, ma chère enfant !
De regrets entourées
Ces ombres vénérées,
Bénissons-les souvent.

Pendant leur existence
Ils eurent notre amour,
Pleurons-les en silence...
Et gardons l'espérance
De les revoir un jour !

VALLÉE DE REMONOT



C Mary lle 1837

PONTARLIER.

Pompee

Aux Ruines de Montfaucon.

THIERRI II.

And if it does seem to be a roost for owls, why we know it has nevertheless brought up eagles.

WALTER SCOTT.

Thou art of a falcon breed...

Ibid.

Chatel enseveli sous un réseau de lierre,
Comme un suzerain mort roulé dans son suaire,
Qui donc t'a mis si bas, manoir des Montfaucon [35]?...
C'est le Temps, ce faucheur devant qui tout succombe,
C'est lui qui lentement t'a couché dans la tombe;
Il ne t'a rien laissé que l'écho de ton nom!

Sous ses pieds, comme un verre, il a broyé tes dalles;
Il a tranché la tête à tes tours féodales;
Tes fossés si profonds, sa main les a comblés.
Dans ces cours, où joutaient des chevaliers superbes,
Tes hauts murs à créneaux sont perdus sous les herbes;
La chèvre broute en paix sur tes ponts écroulés.

Quand, aux feux du matin, tu regardes ta face
Dans le miroir du Doubs dont le cristal t'enlace,
Quand tu vois dans ses flots ton front découronné,
Géant, tu te revêts d'une tristesse immense,
Et tu sembles honteux de ton morne silence,
Comme un roi que sa cour aurait abandonné.

Dors, dors ta longue nuit dans ton manteau de gloire!
Car tu vivras assez aux pages de l'histoire;
Enivre ton sommeil du vin du souvenir!
Regarde avec pitié le présent qui nous pousse;
Nos palais valent-ils tes murs couverts de mousse?
Et devant ton passé que dit notre avenir?...

Oh! combien de héros tu berças dans ton aire!
Tu n'aimais à nourrir que des hommes de guerre;
Ils naissaient grands et forts sur ton roc indompté.
Amante de la gloire et des jeux de l'épée,
Pour les rudes combats leur âme était trempée;
Les périls et la lutte étaient leur volupté!

Il en est un surtout de cette illustre race,
Dont ta ruine encor semble garder la trace;
Quand j'erre en tes débris, son ombre suit mes pas;
Et dans l'étrange bruit que fait le vent d'automne,
Lorsqu'en tes souterrains il s'engouffre et résonne,
Je crois entendre encor son appel aux combats:

— « En guerre, mes archers, mes vaillants hommes d'armes
Honte au félon qui tarde ou qui verse des larmes;
Le Christ en son tombeau, le Christ est outragé!
Le mécréant maudit nous insulte et nous brave;
Sainte Jérusalem, tu resterais esclave!...
Non, non, Dieu nous appelle, et Dieu sera vengé!

Que mon glaive se trempe au feu de sa colère !
A côté de ma croix déployez ma bannière...
Pages, apportez-moi mon vêtement d'acier ;
Chaussez-moi l'éperon ; donnez ma forte lance !
Du parfum des combats je m'enivre d'avance...
Malheur au mécréant qu'atteindra mon coursier ! » —

C'est ainsi que Thierri, grand prince de l'Église,
Enflammait ses vassaux pour sa noble entreprise.
Sous l'hermine il pouvait vivre et mourir en paix ;
Mais, digne rejeton d'une souche guerrière,
Il sentait sa grande âme au cloître prisonnière,
Et voulait de sa race égaler les hauts faits.

De poésie en vain il nourrit son enfance ;
En vain bien jeune encor, mais vieux par la science,
Sa muse lui dicta des hymnes au Seigneur ;
Le voilà tout à coup pris d'un autre délire,
Le glaive dans sa main a remplacé la lyre...
Il avait entendu la voix de l'Empereur [36].

Tel on voit un aiglon dont l'enfant du village
Apprivoisa long-temps l'humeur fière et sauvage ;
On dirait un ramier. — Mais qu'il entende un jour
Retentir un cri d'aigle en la plaine éthérée,
Il aiguise son bec, puis d'une aile assurée
S'élance... et le voilà roi des airs à son tour !

Premier des Montfaucon, ton ombre, en ces murailles,
Dut sourire en voyant ce fils de tes entrailles
Porter ainsi ton nom en de lointains climats!
Tu reconnus ton sang à ce bouillant courage,
Et sans doute tu dis, tout fier de ton lignage :
Ma race bonne encor ne dégénère pas.

Or, Thierri, s'éloignant pour la Terre-Promise,
Remet à Tramelai le soin de son église;
Sur ses pas il conduit ses archers aguerris.
Tantôt au milieu d'eux entonnant la prière,
Tantôt les surpassant par son ardeur guerrière,
Il arrive à la fin devant Ptolémaïs.

Le premier il s'élance au siége de la ville;
En mille inventions son génie est fertile,
Car la tête chez lui ne dément pas le bras.
Sous les coups d'un belier éclos de sa pensée,
Déjà Ptolémaïs est près d'être forcée...
Il meurt! — Silence au camp! suspendez les combats.

Sonnez, trompes, sonnez l'heure des funérailles!
Que le mort soit paré comme au jour des batailles;
Un preux ne doit dormir qu'en un linceul d'acier.
Pour honorer en lui son double caractère,
Qu'on grave en traits profonds, sur son roc tumulaire,
La croix de l'archevêque et le fer du guerrier.

Oh ! pour toi, BESANÇON, la journée est fatale [37] !
Voile d'un crêpe noir ton aigle impériale :
La mort a moissonné ton fils le plus chéri.
Sous ses arceaux romans, ta noble cathédrale
Ne verra plus ton peuple, à genoux sur la dalle,
Courber son front pieux sous la main de Thierri.

Sur sa tombe trois jours on répandit des larmes...
Pour le venger, l'armée enfin reprend les armes;
Il faut un sacrifice à ses mânes pieux :
Mères des Musulmans, trouvez, trouvez des langes,
Car l'ombre du héros, animant nos phalanges,
Déjà compte vos fils... La mort plane sur eux !

Le massacre fut grand, la bataille gagnée;
Du sang des Osmanlis la terre fut baignée;
Le Bélus dans ses flots roula leurs corps fumants.
Le sommet du Thabor admira notre gloire,
Et le Carmel s'émut à l'hymne de victoire
Qu'adressaient à leur Dieu les chrétiens triomphants.

Dévorant la douleur de son âme troublée,
Saladin, repassant les monts de Galilée,
Va chercher un abri dans les murs de Damas.
Là, cet homme d'airain, ce bras droit du prophète,
Au nom de Mahomet, pour venger sa défaite,
Convoque l'Orient à de nouveaux combats.

Il en vint de l'Égypte, il en vint du Bosphore,
Des sommets du Liban, des plaines de Mysore;
La terre tressaillit sous les lourds bataillons. —
Regarde, Mahomet, ton peuple de fidèles!...
Jamais au bords du Nil, jamais les sauterelles
N'ont à rangs plus pressés inondé les sillons!

Mais contre vous, Seigneur, que put jamais le nombre?
Votre souffle les a dissipés comme une ombre...
Déjà Philippe-Auguste attaque la cité.
Ptolémaïs, enfin sous son bras abattue,
Pleure sur les guerriers qui l'avaient défendue
Comme un lion défend son antre ensanglanté [38].

Ombre de Thierri deux, sans doute consolée,
Tu sortis en ce jour de ton froid mausolée;
Tu vins dans ses honneurs contempler le grand roi.
Entassés, et souillés de sang et de poussière,
Les corps des Sarrasins couvraient au loin la terre...
Cette immense hécatombe était digne de toi!

— Manoir des Montfaucon, fier de ta noble histoire,
Dors, dors ta longue nuit dans ton manteau de gloire;
Enivre ton sommeil du vin du souvenir!
En vain le Temps, jouteur devant qui tout succombe,
Comme un suzerain mort t'a couché dans la tombe...
Le passé pour ton nom a conquis l'avenir.

Pauvre Femme !

Amarè flebo.

JÉRÉMIE.

...The cheeck may be tinged with a warm sunny smile,
Though the cold heart to ruin runs darkly the while.

TH. MOORE.

En vain ta figure est joyeuse,
En vain ton front calme et serein;
J***, oh! tu n'es point heureuse,
Et tu dévores un chagrin!
Du monde où ton âge t'appelle,
Oh! crains le regard indiscret:
Sa pitié te serait cruelle...
Pauvre femme, souffre en secret.

Viens dans nos bals. A ta parure
Chaque soir ajoute une fleur;
Cache bien sous ta chevelure
Ce naissant sillon du malheur.
A tes beaux jours de jeune fille
Ne va pas donner un regret;
Danse, en riant, walse et quadrille...
Pauvre femme, souffre en secret.

Laisse ignorer à ton vieux père
Qu'un serpent te ronge le cœur;
En fermant les yeux à ta mère,
Il lui promettait ton bonheur.
De tes maux s'il voyait l'abîme,
Le malheureux! il en mourrait;
Pour ton vieux père sois sublime!...
Pauvre femme, souffre en secret.

Cet enfant que sur ta poitrine,
En le berçant, tu fais dormir,
Ah! garde bien qu'il ne devine
Quelle main te fait tant souffrir.
Peut-être ce fatal mystère
Bien cher un jour il le paîrait;
Que toujours il aime son père...
Pauvre femme, souffre en secret.

Devant cet époux qui t'outrage
Ne va pas hasarder tes pleurs;
Son cœur est clos à ce langage,
Il n'a pour toi que mots railleurs.
Si tu n'étais plus fraîche et belle,
Son amour-propre en souffrirait;
Parais heureuse et sois fidèle...
Pauvre femme, souffre en secret.

Point d'abandon, de confidence,
De l'amitié fuis le secours;
Aux compagnes de ton enfance
Ferme ton âme pour toujours.
Dieu seul doit savoir tes alarmes;
En pleurant, bénis son arrêt;
Dans le ciel il compte tes larmes...
Pauvre femme, souffre en secret.

1834.

Le Mouton noir.

Noll hath certainly sold himself tho the devil, and his lease will have and end one day.

WALTER SCOTT.

Aux monts des Pareuses [12],
Pentes rocailleuses
Au bord d'un grand bois,
Joyeux et folâtres,
Plus contents que rois,
On voyait des pâtres
Près de leurs troupeaux
Danser des rondeaux.

Mais l'œil fauve et louche,
Et d'humeur farouche,
Un seul, un d'entre eux
Dédaignait le rire
Et fuyait leurs jeux ;
Jamais un sourire
N'avait éclairci
Son profond souci.

Du bois solitaire
Cherchant le mystère,
Ce noir chevrier,
Tournant la baguette
Du vert coudrier,
Traçait en cachette,
Au feu de l'éclair,
Des cercles dans l'air.

Sombre personnage,
Exerçant sa rage
Quand venait le soir,
Brigand qu'on redoute,
On l'avait cru voir
Au coin de la route,
Couvert des toisons
De ses noirs moutons.

Par ses artifices
Et ses maléfices,
Ce hardi pillard
Vidait l'escarcelle
Du bon montagnard;
Et la jouvencelle
Il faisait danser
Jusqu'à trépasser!

— Heureuse ignorance,
Douce tempérance,
Paradis du cœur,
Quand la main s'avance
Vers le fruit trompeur
Qu'on nomme science,
Bonheur et vertus,
On vous a perdus ! —

Sa face est hideuse,
Tant sa joue est creuse,
Son corps amaigri ;
Sa peine secrète
L'a rongé, flétri.
Il semble un squelette
Qui traîne son deuil
Au bord d'un cercueil.

Oh ! penser terrible !
Un être invisible
Lui parle et le suit ;
Satan le réclame
Quand sonne minuit ;
Car un pacte infâme
A vendu, dit-on,
Son âme au démon.

Au bout d'une année,
L'heure était sonnée,
Le sort s'accomplit !
Dans une chaumière
Quelqu'un entendit
Blasphèmes, prière,
Pleurs, gémissements,
Et longs hurlements.

Et lorsque l'aurore
Aux monts qu'elle dore
Imprima ses pas,
Au coin de son âtre
On ne trouve pas
Le malheureux pâtre :
Son toit renversé
Était dispersé.

Et depuis, à l'heure
Où de leur demeure
S'échappent les morts,
Un mouton énorme
Parut sur ces bords ;
Mais sous cette forme
On a deviné
L'âme du damné.

Et l'humble vallée
Frémit, désolée,
Car le Revenant,
Que l'enfer possède,
Court sus au passant,
Le poursuit, l'obsède...
Plus d'un voyageur
En est mort de peur!

Docteur qu'on révère,
Un vieux mousquetaire
Existait alors.
Sans peur, ni reproche,
Perle des majors
De la vieille roche,
Il ne marchait pas
Sans son lourd damas [39].

Sur sa jument blanche,
Le poing sur la hanche,
Un soir il trottait,
Dans la souvenance
Son esprit flottait;
Avec nonchalance
Bercé sur l'arçon,
Il venait d'ARÇON.

De sa corne altière
Lui fermant carrière
A l'endroit fatal,
Sous sa toison sombre,
Le monstre infernal,
Était là dans l'ombre,
Les deux yeux ardents
Et grinçant des dents.

Oh ! dans mon jeune âge
Cet affreux passage
De peur me glaçait!
Te souvient-il, frère,
Comme on se pressait
Autour de ma mère
A l'endroit maudit?...
Mais le Major dit :

— « Blanche, prends courage,
Nous vaincrons sa rage;
Dieu sera pour nous!
Je veux à saint Pie,
Dans sa châsse à Doubs,
S'il sauve ma vie,
Offrir aussitôt
Pieux *ex voto.* » —

Puis livrant bataille
D'estoc et de taille,
Son sabre, en sifflant,
Sur l'horrible bête
S'abat tout sanglant.
Sans tourner la tête,
Le Major grand train
Traverse Bouhain.

A bride abattue,
Blanche vole et sue...
Des gémissements
Font trembler la terre
Sur ses fondements;
Et l'homme de guerre,
Qui jamais n'eut peur,
Blanchit de terreur.

A l'instant suprême
Sonna d'elle-même
La cloche de Doubs;
Sorti de sa stalle,
Saint Pie, à genoux,
Chantait sur la dalle,
Au pied de l'autel,
L'hymne solennel.

La terre entr'ouverte
De sang fut couverte ;
Sur plus d'un buisson
A l'aube, on vit pendre
Débris de toison,
Qui, tombant en cendre
Au vent du matin,
S'envolaient soudain.

Alors en mémoire
De cette victoire,
Les bons paysans
Vinrent, en prière
Et reconnaissants,
Sur la grosse pierre,
A l'angle du bois,
Planter une croix.

Et depuis œil d'homme
N'a vu le fantôme ;
Pâtre malheureux !
Couché sous le hêtre,
Et bornant tes vœux,
Mieux valait-il être
Pauvre chevrier
Que riche et sorcier !

Epître

A UN CURÉ DE CAMPAGNE.

La prière est la respiration de l'âme.

SAINT-MARTIN, *l'Homme du désir.*

Tu cherches le bonheur ; le bonheur c'est la foi.

DE BERNARD DUGRAIL.

Heureux qui, s'écartant de la foule servile,
Loin des sentiers battus, loin des bruits de la ville,
Marchant, la joie au front, sans contrainte et sans fard,
Vers l'Immuable seul élève son regard!
Ce bonheur est le tien, ami ; je te l'envie.
Tu n'as pas, comme nous, à dépenser ta vie
Dans des plaisirs souvent suivis d'un long regret,
Que l'on cherche avec bruit, qu'on méprise en secret.
D'un seul point occupé, le terme de la route,
La foi dans ton cœur pur a dissipé le doute.
On dirait que le ciel dans tes nuits t'a parlé,
Que pour toi l'avenir s'est enfin dévoilé :
Il n'est point de mystère en l'existence humaine,
Que ton esprit n'explique et ton cœur ne comprenne.
Heureux ! heureux trois fois, dans ta sérénité !
Ton rêve est consolant, — s'il n'est la vérité.

Mais nous qui la cherchons, insensés que nous sommes!
Avec notre raison et nos lumières d'hommes,
A peine, par moments, esprits froids et douteurs,
Nous en voyons au loin quelques faibles lueurs.
En vain, vers l'Orient, ce vieux berceau du monde,
Nous portons un regard qui recherche et qui sonde;
Là, cent cultes divers, sous cent noms différents,
Portent de l'homme à Dieu la prière et l'encens;
Sublimes imposteurs, là, des fous ou des sages,
Pour la foule crédule inventent des images;
La forme obscurcit tout. — Suivant le temps, les lieux,
L'homme se crée, adore et détrône ses dieux!
Ici, c'est Mahomet, fondant par la conquête
La puissance d'Allah, dont il est le prophète;
Plus loin, Pan et Brahma, Tien, Isis, Iaho,
Et le plus vieux de tous, le vénérable Fo;
Puis, mille autres encore. — Et toujours des oracles,
Des prophètes partout, des devins, des miracles:
On dirait que l'erreur et que l'absurdité,
Étouffant à plaisir la sainte vérité,
Se disputent le monde. — Ami, dans cet abîme
Tu n'entends qu'une voix, sûre, constante, intime,
Qui, te venant d'en-haut, t'appelle et te conduit:
Heureux! tu vois le jour où nous trouvons la nuit.

Pour moi, dans cette étude où ma raison s'égare,
N'ayant plus, comme toi, pour me servir de phare,

Ce flambeau qui, jadis, hélas ! je m'en souviens,
Brilla sur mes beaux jours, ainsi que sur les tiens,
Je trouve le néant de l'humaine science ;
Et pour toucher au but où mon désir s'élance,
Avec simplicité je rentre dans mon cœur ;
Là, je trouve Dieu seul, et dis avec ferveur :

O toi que j'entrevois au fond de ces symboles,
Dont le nom, si long-temps voilé de paraboles,
Est écrit plus visible au front du firmament :
Être immense, sans fin et sans commencement,
Sublime et dernier point où, d'en-bas élancée,
Puisse jamais de l'homme atteindre la pensée ;
De tout ce qui respire et de tout ce qui fut,
De tout ce qui doit être, âme, principe et but ;
Grand Dieu, qui, dans le cœur du méchant et du sage,
Comme un juge inflexible as placé ton image,
Humblement prosterné devant ta majesté,
J'adore ta puissance, et surtout ta bonté !
Oh ! fais que, chaque jour plus vivante et plus pure,
Retentisse en mon cœur la voix de la nature ;
Que toujours la raison, par ses graves accents,
Dirige en guide sûr mon esprit et mes sens,
Et que surtout mon âme, ainsi qu'un sanctuaire,
Conserve avec amour le goût de la prière :
La prière ! premier de tous les dons du Ciel,
Dans le calice amer pure goutte de miel,

Pour rafraîchir le cœur que la souffrance opprime ;
De nos mauvais penchants adversaire sublime,
Qui calme, purifie, allége nos douleurs,
Dans nos yeux desséchés ramène encor les pleurs,
Et d'un autre avenir nous donnant l'assurance,
Fait monter jusqu'à toi l'homme et son espérance!
Auprès d'elle en mon cœur place la charité ;
Et que le malheureux, dans son adversité,
En moi trouvant un frère, un ami qui partage,
Bénisse quelquefois la main qui le soulage.
Que mon désir s'accorde avec ta volonté ;
De voir et de choisir ayant la liberté,
Qu'avant d'agir, j'écoute et consulte en silence
Cette voix qui toujours parle en la conscience.
Détourne-moi du mal. — Sans force et sans vertu,
Souvent l'homme faillit sans avoir combattu ;
Trop souvent, insensé! jouant avec le vice,
Il marche sans frayeur au bord du précipice.
Ne l'abandonne pas. — Sans l'appui de ta main,
Dans le gouffre peut-être il va tomber demain.
Oh! veille sur ses pas, veille sur sa misère ;
Que ce fils égaré retrouve enfin son père.
Sois toi-même son guide en ce rude chemin,
Où le mal si souvent nous presse et nous enlace ;
Où, même le plaisir, tout nous trompe et nous lasse,
Tout, excepté le bien que nous dicte ta loi,
Et le sublime essor qui nous élève à toi.

La Jument du Sire de Joux.

Methought I heard a courser neigh
From out yon tuft of blackening firs.

BYRON, *Mazeppa.*

Egli cavalca
Su qual destrier ch'al mondo è senza pare.

ARIOSTE.

Sire Amauri, ce preux dont la mémoire
Est dans nos cœurs ainsi que dans l'histoire
Vivante encor,
Oisif et seul, après maintes campagnes,
Dans son manoir de nos hautes montagnes
S'ennuyait fort.

Il détestait la lecture et l'étude ;
Pour abréger sa longue solitude,
Il chevauchait :
De son talent à guider dans l'espace
Noble coursier de pur sang et de race,
Nul n'approchait.

Il prend un jour sa plus fière cavale :
Dans la Bourgogne elle était sans égale
Pour la beauté ;
Jamais coursier de plus noble courage,
Par ménestrel, aux jours du moyen-âge,
Ne fut chanté.

Ses longs crins blancs, le feu de sa narine,
Les nerfs gonflés de sa large poitrine,
Son œil ardent,
Tout révélait qu'en un jour de victoire,
Sire Amauri l'avait prise avec gloire
Au mécréant.

Rongeant son frein et tout bouillant d'audace,
Le palefroi caracole avec grâce
Le long des cours.
Le mors blanchit et d'écume ruisselle;
Son pied ferré fait jaillir l'étincelle
Des pavés lourds.

Dans son allure on dirait qu'il s'admire,
Autour de lui par tous on entend dire :
Noble animal !
Fier du héros que sur son dos il porte,
En piaffant il arrive à la porte...
Destin fatal !

La herse tombe... et de sa lourde masse
Frappant soudain le destrier qui passe,
Le coupe en deux. —
Lui, laissant là ses jambes de derrière,
Sur son devant s'élance en la carrière,
Toujours fougueux!

Sire Amauri ne savait l'aventure;
A travers champs, sur sa bonne monture,
Il galopait;
Et s'il trouvait quelque obstacle solide,
Le destrier, d'un bond sûr et rapide,
Le franchissait.

Aussi bientôt les voilà dans la plaine,
Verte prairie où le Doubs se promène
En longs contours;
Le palefroi, qu'ardente soif dévore,
Se prend à boire; — il boit, — il boit encore, —
Il boit toujours.

Pour relever cette tête allongée,
Jusqu'au chanfrein dans la vague plongée,
Le preux alors
Appelle, siffle, éperonne et caresse,
Roidit son bras, sur l'étrier se dresse...
Mais vains efforts!

Impatient, il saute, il est à terre,
Lève la main pour frapper : — ô mystère !
La bête, hélas !
N'a que deux pieds... De sa large blessure
L'eau qui ruisselle, inondant la verdure,
N'arrête pas.

Sire Amauri, qui, dans la Terre-Sainte,
Fut surnommé le Chevalier sans crainte,
A peur, frémit ;
Et se signant, tant son âme est troublée !
Vers son castel, à travers la vallée,
Il court et fuit.

Là, s'asseyant, l'effroi sur la figure,
A tous ses gens il conte l'aventure. —
Chacun veut voir :
Déjà varlets, pages et damoiselles
Ont assiégé les plus hautes tourelles
Du vieux manoir.

Rien n'apparaît dans la plaine déserte...
De sang et d'eau la pelouse est couverte,
Et seulement
On entendit, dans la forêt antique,
Hennir trois fois le coursier diabolique,
En s'éloignant.

Car une fée à son malheur sensible,
Avait rendu l'animal invisible;
Et, depuis lors,
Du frais bassin de la FONTAINE-RONDE [41],
Dont un moment voit naître et mourir l'onde,
Il court les bords.

Cent fois le jour la cavale fumante,
Pour apaiser la soif qui la tourmente,
Tarit les flots;
L'onde renaît, lorsque désaltérée
La jument fait retentir la contrée
Sous ses sabots.

Du haut des monts quand un froid brouillard tombe,
Le voyageur qui traverse LA COMBE,
Épouvanté,
Entend encor résonner dans l'espace
L'étrange bruit du palefroi qui passe
A son côté.

Bienfaisance.

A MADAME CH**.

Orphano tu eris adjutor.

Évangile.

Entre vertus cueillez pour fleur divine
La charité, et plantez sa racine
En vostre cœur, comme une chose eslite.
C'est la vertu qui sert et qui proufite.

Olivier de la Marche.

Paris troublé s'agite ; insouciant la veille,
Une horrible rumeur aujourd'hui le réveille :
Le choléra l'étreint ; sous son terrible effort,
Comme un serpent blessé tout un peuple se tord.
La Mort avec fureur pressant la ville entière,
Du séjour des plaisirs va faire un cimetière !
Aveugle, inexorable, à coups précipités,
Immolant au hasard, frappant de tous côtés,
On la voit, la cruelle ! attachée à sa proie,
Prendre à la torturer une infernale joie.

Seule reine du jour, sous son bras acharné
Elle tient tout Paris palpitant, consterné.
Chacun à ses foyers, dans une horrible attente,
La voit déjà s'asseoir, hideuse et menaçante.
A l'heure où l'on s'éveille, à l'heure où l'on s'endort,
Le spectre est toujours là ; la Mort, toujours la Mort !
Le fils, prêt à descendre en sa couche dernière,
En découvre l'empreinte au front de son vieux père ;
La mère pour sa fille, affreux pressentiments !
Devant les yeux sans cesse en a tous les tourments.
Tout est saisi d'effroi, de stupeur, d'épouvante.
Mais la Mort, à frapper trouvant sa main trop lente,
Pour aides au fléau, dans ce triste moment,
Appelle encor le meurtre et l'empoisonnement.
Le peuple a le vertige, et la terreur l'égare ;
Comme en des jours affreux, redevenu barbare,
Du malheur qui l'accable il punit l'innocent,
Et croit dompter la peste en se gorgeant de sang.

Grâce, grâce, mon Dieu ! Pitié pour ces victimes !
C'est assez de la mort. — Épargnez-leur des crimes.

La raison et la foi, confondant leurs efforts,
De ce peuple en délire apaisent les transports.
Hélas ! toujours on meurt, toujours même souffrance ;
Mais, du moins, dans les cœurs Dieu remet l'espérance :

On sent que, dans ces maux qu'il nous verse aujourd'hui,
Il veille encor sur nous, et reste notre appui.

Oui, c'est Dieu qui toujours allume dans notre âme
Des plus beaux dévoûments la noble et sainte flamme;
Au péril de ses jours servir l'humanité,
C'est l'inspiration de la Divinité,
C'est la vertu sublime, et la plus haute idée
Dont toute âme ici-bas puisse être possédée!
Vous l'aviez bien compris, vous tous, nobles mortels,
Qui, du fond de l'école ou du pied des autels,
Accouriez, pleins d'ardeur, victimes volontaires,
Sur le lit des mourants reconnaître des frères,
Et braviez du trépas l'aspect contagieux,
Pour les rendre à la vie — ou leur ouvrir les cieux.

Oh! soyez admirés! et qu'à jamais l'histoire,
Aux siècles à venir portant votre mémoire,
Dise tous vos bienfaits et les nobles secours
Par vous donnés à l'homme en ces malheureux jours!

A leurs noms vénérés que se joignent les vôtres,
Saintes filles de Dieu, qui vivez pour les autres,
Anges à l'âme pure, au cœur plein de pitié,
Qui, du fardeau du pauvre acceptant la moitié,

Ne l'abandonnez pas dans sa pénible voie ;
Vous qui, dans ses malheurs le cherchant avec joie,
Lui faites oublier, en souffrant avec lui,
Et sa propre infortune, et le bonheur d'autrui !

Mais on respire enfin : il semble que la peste
De Paris décimé veuille épargner le reste.
C'est en vain que, par bonds ranimée un moment,
Elle reprend sa force et son acharnement.
L'art qu'un nouvel espoir soutient, élève, inspire,
La combat, la terrasse, et reprend son empire.

De trépas si nombreux les cieux étaient lassés,
Et la voix éternelle avait dit : C'est assez !

Mais que vont devenir les enfants des victimes ?
Orphelins malheureux, quelles mains magnanimes
Viendront vous recueillir, et vous offrir ce pain
Que d'un père au tombeau vous attendrez demain ?
Qui donc, prenant pitié de leur jeune indigence,
Pour ces pauvres enfants seconde Providence,
Viendra, d'un vêtement couvrant leur nudité,
Les sauver des horreurs de la mendicité ?
Riches ! il vous revient, ce noble ministère ;
Le bonheur à ce prix vous attend sur la terre.

Heureux qui, parmi vous, sentant sa mission,
Pour le malheur d'autrui plein de compassion,
Trouve à le soulager ses plus nobles délices !
Des plaisirs éternels il goûte les prémices :
Chacun de ses bienfaits lui rend le jour plus doux.
Il marche dans la vie, aimé, béni de tous ;
Et lorsque du voyage il sent venir le terme,
Il redouble d'espoir, et son pas reste ferme :
Car il sent qu'il aura là-haut pour défenseurs
Tous les infortunés dont il sécha les pleurs.

ENVOI.

Madame, en ces jours de souffrance,
Le cœur rempli de charité,
Sous les abris de l'opulence
Vous appeliez la pauvreté.
Honneur à vous ! De la richesse
C'est noblement savoir jouir.
Faire le bien, c'est la sagesse,
C'est le bonheur, c'est l'avenir.

Déjà votre fille adoptive,
Par vos leçons digne de vous,

Dans sa joie innocente et vive,
Aime à presser vos deux genoux ;
Déjà du nom si doux de mère
Sa voix répond à votre voix :
Et sa tendresse vous est chère,
Car c'est l'enfant de votre choix.

Qu'à vos côtés elle grandisse
En vertus, en grâce, en beauté ;
Et que sans cesse elle bénisse
En vous son ange de bonté.
Par le bonheur de Victorine,
Vous assurez votre bonheur :
Le toit qui reçoit l'orpheline
Est toujours béni du Seigneur.

1832.

Le Vallon de Mont-Benoît.

It is true. — It is true. — We are shadows cold and wan;
It is true. — It is true. — All the friends we loved are gone.

Th. Moore.

Vallon de Mont-Benoît, oh ! j'aime ta nature
Grave, austère, tes monts couronnés de grands bois;
J'aime ton cloître saint, sa noble architecture
Qui porte la pensée aux siècles d'autrefois [19].

J'aime tes soirs si purs, tes fraîches matinées,
Les suaves parfums qu'exhalent tes sapins;
Et le Doubs qui t'arrose, et ses rives ornées
De forêts, de hameaux, de rustiques moulins.

Mais de ces lieux chéris tout le charme s'efface
Devant un souvenir qu'attristent des regrets;
Beau vallon, dans ton sein tout porte encor la trace
D'êtres chers à mon cœur et perdus pour jamais !

Salut, blanche maison, là-haut sur la colline !
Que souvent autrefois, dans tes murs abrité,
Heureux de m'être enfui de la ville voisine,
J'ai goûté les douceurs de l'hospitalité !

L'aïeul vivait encor. Sa famille nombreuse
L'entourait chaque année aux jours de la moisson ;
Tout fourmillait alors dans la demeure heureuse ,
Et Dieu semblait bénir et l'hôte et la maison.

Ses fils , nobles guerriers, nous disaient la Victoire
Adoptant nos drapeaux , et puis les trahissant;
Ils nous disaient aussi comme on paya leur gloire ,
Quand sous le Léopard l'Aigle expira sanglant.

Car tous ils avaient pris leur part de la bataille
Où les peuples, vingt ans, luttèrent corps à corps;
Tous ils avaient senti le poids de la mitraille ,
Et combattu, sans peur , les grands combats des forts.

Général à trente ans, l'un d'eux aux Pyramides [42]
Parmi les plus beaux noms avait inscrit le sien;
Et d'un pacha vaincu dans ses courses rapides ,
Il nous montrait encor le sabre égyptien.

Aux champs de l'Italie, aux gorges de l'Espagne ,
Le sort l'avait conduit, et jamais épargné ;
Et vingt fois pour la France, en la vieille Allemagne,
De son sang généreux le sol fut imprégné.

Au fond de la Russie , une large blessure
Qu'il reçut en chargeant devant ses grenadiers ,
Avait fait à son front la plus noble parure
Qu'ait pu rêver jamais un chef de vieux guerriers.

C'est qu'alors qu'il fallut à la Grande-Redoute
S'élancer à l'assaut, baïonnette en avant,
A travers l'ennemi se frayant une route,
On l'avait vu marcher lui-même au premier rang.

Champs de la Moskowa, champs de triste mémoire,
D'assez de sang alors vous êtes-vous gorgés!
O Mort! sois satisfaite et chante la victoire :
Cent mille hommes d'un coup par le fer ravagés!...

Mais parmi tous les noms de ces géants de guerre
Qui dans ces lieux encor bravèrent le trépas,
Le tien resplendissant de gloire militaire,
Le tien, comte Morand, ne s'effacera pas.

Et pourtant dans nos jours de deuil et de misère,
Toi, si noble et si pur, vieux soldat mutilé,
Ils t'ont proscrit!... Trois ans sur la terre étrangère
Tu mangeas dans les pleurs le pain de l'exilé!

Le droit nous le rendit, et non pas la clémence,
Sentiment inconnu dans ces malheureux jours,
Que lui-même d'ailleurs eût pris pour une offense,
Et dont il eût rougi d'invoquer le secours.

Pour tes bons habitants ce fut un jour de fête,
Quand tu revis ce fils, vallon de Mont-Benoît,
Quand il vint, simple et fier, pour abriter sa tête,
Au hameau paternel redemander un toit.

C'est là que depuis lors il établit sa vie,
Se nourrissant d'étude et d'un long souvenir;
Citoyen vénéré, pour sa France chérie,
Rêvant avec espoir un meilleur avenir.

Ses frères l'entouraient, noble et digne assemblage
D'hommes purs, sans reproche, intrépides soldats;
Les uns jeunes encor, d'autres vieux avant l'âge,
Mais tous devenus chefs au milieu des combats.

Nous leurs neveux, leurs fils, camarades d'enfance,
Près d'eux nous accourions aux derniers jours d'été. —
Tout fier de ses enfants, heureux de leur présence,
L'aïeul semblait revivre en sa postérité...

Et voilà maintenant la maison solitaire!
Un étranger l'habite, et ne me connaît plus!...
Aïeul, petits-enfants, vaillants hommes de guerre,
Quinze ans sont écoulés, qu'êtes-vous devenus?...

Combien de vous sont morts!... morts avant la vieillesse...
Ce temps où nous croyons rencontrer le repos;
Sans avoir respiré les fleurs de leur jeunesse,
Combien ont descendu le chemin des tombeaux!...

Ah! de vous tous du moins je garde la mémoire,
Et l'espoir consolant de vous revoir encor;
A l'immortalité qui pourrait ne pas croire
Quand il pense aux amis que lui ravit la mort?...

Conseil.

A MADEMOISELLE ***.

Je vous le dis d'un cœur contrit ;
Adieu, messieurs les romantiques !

CH. NODIER.

Ange charmant de poésie,
O jeune fille au teint vermeil!
Long-temps je fus dans l'hérésie,
Mais aujourd'hui j'apostasie,
Pour te donner un bon conseil.

Ta voix qui doucement murmure,
De ta belle âme écho sacré,
Ne demande qu'à la nature
La note harmonieuse et pure
Qui sort de ton luth inspiré.

Aussi fraîche que ton visage,
Aussi douce que ton regard,
Ta parole, élégante et sage,
Ravit, comme un heureux présage,
L'homme, l'enfant et le vieillard.

Quand sur l'aile de l'espérance
Ton chant s'élève vers les cieux,
Sur son vol notre âme s'élance,
Et ravie elle se balance
En des pensers délicieux.

Mais il faut changer de langage,
Si tu veux t'immortaliser;
Malgré ta grâce et ton jeune âge,
Sous le vieux classique bagage,
Bel ange, il faut te déguiser.

Le vrai, le vrai seul est aimable:
Un jour le Maître nous l'a dit;
Mais il faut le donner en fable;
Le vrai tout pur est détestable;
Que de tes vers il soit proscrit.

Comprends les fleurs de rhétorique
De nos modernes Despréaux;
Suivant leur saine poétique,
Dans l'arsenal mythologique
Va te choisir des oripeaux.

Car la poésie, à les croire,
C'est aligner force impromptus,
Contes grivois, joyeuse histoire,
Madrigaux et couplets à boire,
Bien pommadés et bien pointus.

C'est l'Olympe, c'est le Parnasse,
L'Amour qu'ils nomment Cupidon;
C'est Vénus qui trompe avec grâce
Le vieux Vulcain qui l'embarrasse
Et fait de Mars un Céladon.

C'est Déjanire et le Centaure,
Le bel Apollon, les neuf Sœurs,
C'est la fraîche et naissante Aurore
Éveillant les filles de Flore,
Et les inondant de ses pleurs.

C'est encor mille autres croyances
Qu'aux vieux temps il faut emprunter.
Nos jours ont d'autres espérances;
Mais, par esprit des convenances,
Garde-toi bien de les chanter.

De la Grèce et de Rome antique
Que le culte encor soit le tien :
Plus de simplesse évangélique;
Un seul Dieu!... c'est trop prosaïque;
Tout bon poète est né païen.

La foi qui berça ton enfance,
Il faut l'abjurer dans tes vers.
Pour le manteau de la science,
Jette ta robe d'innocence,
Et sur Pégase fend les airs.

Monte, monte vers l'Empyrée;
Là-haut Phébus règne toujours,
Et de ses rayons enivrée,
Sans rougir, chante Cythérée,
Les Jeux, les Ris et les Amours.

Lors de la palme académique
Tu verras s'enlacer ton front;
Et tu pourras, muse classique,
Narguant la secte romantique,
Prendre ta place au double mont.

1833.

La Vierge de Remonot.

La pompa humana tu sabes
Que engendra ambicion malquista.

Romancero.

Au val de Remonot tout devenait plus sombre [45];
Par-delà ses grands bois pleins de lumière et d'ombre,
Le soleil lentement venait de s'abaisser;
Et déjà surgissant des cimes helvétiques,
De l'astre de la nuit les lueurs fantastiques
Sur le cristal du Doubs commençaient à glisser.

C'était un de ces soirs si beaux dans nos montagnes,
Quand le calme est au ciel et la paix aux campagnes;
Heure embaumée et fraîche après un jour de feu.

L'onde se plaint alors mollement au rivage,
Et la brise, berçant les fleurs et le feuillage,
Porte comme un encens leurs doux parfums à Dieu.

Charlot, jeune berger, orphelin du village,
Formé par le malheur qui mûrit avant l'âge,
Assis sur un rocher, était là qui rêvait.
Devant lui ses chevreaux errant dans la prairie,
Foulaient d'un pied mutin l'herbe grasse et fleurie,
Tandis que gravement un vieux bouc les suivait.

Près du pâtre soudain s'agite la feuillée;
De ses distractions son âme est réveillée.
— Il écoute... il a peur... et respire plus bas.
A ses yeux apparaît une Dame aux longs voiles,
Au front majestueux et couronné d'étoiles,
Qui glissait sur le sol, sans y poser ses pas.

Est-ce donc une reine? est-ce une fée, un ange?
Car il est dans son port quelque chose d'étrange;
Mais sa lèvre n'a pas le rire des lutins.
Brillante de l'éclat de la Rose mystique,
L'ineffable douceur de son regard pudique
Commande le respect et l'amour des humains.

Comme elle se hâtait, son long manteau d'hermine
Se prend et s'embarrasse aux pointes d'une épine;
Et l'obstacle semblait en ce lieu l'attacher,
Lorsque le pâtre accourt, et d'une main soigneuse
Dégage les longs plis de la mante soyeuse
Et si riche qu'à peine il osait la toucher.

Alors la noble Dame : — « Enfant, ton obligeance
Mérite gratitude et noble récompense;
Tu l'auras : — devant toi vois la Reine du ciel!
Fais un vœu, — car là-haut mon pouvoir est immense; —
Ton vœu s'accomplira; choisis avec prudence...
Veux-tu du paradis le bonheur éternel! » —

Le pâtre à ce grand nom se prosterne, et s'écrie :
— « Mère des orphelins, salut à vous, Marie!... » —
L'ivresse du bonheur lui fait perdre la voix.
Il s'était dit souvent : Heureux qui dans la vie
Peut obtenir le sort et le lot qu'il envie!...
Maintenant il rêvait embarrassé du choix.

Céleste conseiller, l'ange doux et fidèle
Qui berce notre enfance à l'ombre de son aile,
Et, quand l'heure a sonné, porte notre âme à Dieu,
Inspirait à son cœur le penser salutaire
De demander le ciel pour terme à sa misère,
Et sa lèvre s'ouvrait pour exprimer ce vœu...

Mais le diable était là, lui sifflant aux oreilles :
Deviens riche, Charlot, et tu feras merveilles !
De l'or, de l'or, de l'or ! ami, n'hésite pas :
Quand la vieillesse vient, quand la mort nous réclame,
N'est-il pas toujours temps de songer à son âme ?...
Le plus sûr est d'abord d'être heureux ici-bas.

Et Mammon l'emporta ! — Charlot, baissant la vue,
Bégaya d'une voix honteuse et tout émue :
— « Madame, puisqu'ici vous daignez m'assister,
Pardonnez ! — mais toujours nourri dans l'indigence,
J'ai rêvé quelquefois le luxe et l'abondance : —
Je suis si jeune encor ! — je voudrais en goûter. »

— « Soit ! — repartit la Vierge, et puisse ton envie
De quelque amer regret n'être jamais suivie !
Tu seras satisfait. — Tu vas avoir de l'or.
Il est non loin d'ici, dans la même vallée,
Sur la rive du Doubs, une grotte isolée
Où veille un noir Dragon pour garder un trésor [44].

Ose y descendre. — Armé de ce pieux rosaire,
Du monstre tu pourras enchaîner la colère,
Et braver sans péril et sa griffe et sa dent ;
Car tu sais qu'il est dit par la voix du prophète,
Que du serpent Marie écrasera la tête. —
Tu vaincras en mon nom ! — pars, sois ferme et prudent. »

Or, chers lecteurs, il faut que je vous dise
Par quel hasard, et pour quelle entreprise
La Vierge ainsi s'atardait dans les bois.
Près Remonot, dans un roc séculaire,
Il est un antre obscur et solitaire,
Où le sabbat se tenait autrefois [4].

Le Doubs, ceignant les abords de la roche,
Vers l'orient en défendait l'approche;
Tout à l'entour, dans les airs suspendus,
Des rocs à pic dès leur base à leur cime,
De ce détroit ne faisaient qu'un abîme
Qui fascinait les regards éperdus.

Mais, certain jour, un vieil anachorète,
Cherchant encor plus profonde retraite,
Fit de sapin un immense escalier
Qu'il suspendit aux parois du cratère :
Comment? — La chose est pour nous un mystère;
Car l'œuvre était d'un saint et d'un sorcier.

Du haut du roc le fragile édifice,
Par cent degrés menait au précipice
Où le reclus vivait seul avec Dieu.
Noble guerrier, dans ce sombre oratoire
Il immolait les amours et la gloire,
Pour acquitter fidèlement un vœu.

Là, de la Vierge une image divine,
Par lui conquise aux champs de Palestine,
Avait pour dais son pennon de couleur;
Son casque d'or couronnait la Madone;
Son bouclier lui faisait comme un trône,
Sa brave épée, une garde d'honneur.

Depuis ce jour, dans la grotte sacrée,
Nul n'approchait de l'image adorée,
Qu'il ne revînt plus sage ou plus heureux.
L'eau qui baignait les pieds de la statue,
Aux yeux éteints rendait soudain la vue,
Et guérissait les tourments des lépreux.

Dans les hameaux sa propice influence
Faisait fleurir la paix et l'abondance,
Et sur nos champs répandait ses trésors.
Les malheureux, pour calmer leur misère,
Lui confiaient, comme on fait à sa mère,
L'un son espoir, un autre ses remords.

Lorsque l'ermite eut terminé sa vie,
Un tel trésor dut exciter l'envie ;
Faible des grands et des moindres esprits,
En tous les temps ce défaut fut de mise ;
Et l'on va voir que, même dans l'Église,
Les gros toujours ont mangé les petits.

Un fier Abbé qui portait crosse et mître,
A Mont-Benoît convoque son chapitre [19] :
— « C'est grand'pitié, dit-il d'un air hautain,
Qu'un noir rocher loge si noble Dame !
Pour notre autel, frères, je la réclame... —
Et nous irons la quérir dès demain. » —

Il commandait en parlant de la sorte ;
Car ses archers n'allaient pas de main morte,
Quand lui prenait désir de guerroyer.
Donc, un matin, on enleva l'image,
Et ce jour-là plus d'un dans le village
Sentit ses yeux tout prêts à larmoyer.

De Mont-Benoît la riche cathédrale
Reçut alors, en pompe triomphale,
La Vierge, amour de nos bons paysans.
On la plaça dans un beau tabernacle,
Et pour avoir d'elle au moins un miracle,
En son honneur on prodigua l'encens.

Mais vain espoir ! — les prières payées
Que bourdonnaient les lèvres ennuyées
D'un chantre oisif, d'un moine vaniteux,
Ne valaient pas, pour la douce Marie,
Ces mots du cœur qu'en sa grotte chérie
Lui murmurait souvent le malheureux.

Et cependant au vallon solitaire
Chacun croyait avoir perdu sa mère,
Chacun pour tous prévoyait des malheurs!
Et dans la grotte à tous les vents ouverte,
Jadis si pleine, aujourd'hui si déserte,
Tous à l'envi venaient verser des pleurs.

Marie au ciel prit pitié de leurs larmes :
— « Mettons, dit-elle, un terme à leurs alarmes,
Il est si doux de vivre en des cœurs purs ! » —
Lors descendant sur la verte prairie
Où s'étalait l'orgueilleuse abbaye,
Avec mystère elle en franchit les murs.

Et là, sa main ravit, par un miracle,
Sa noble image au brillant tabernacle...
— Quand le berger la rencontra le soir,
C'était l'instant où, du ciel descendue,
L'Immaculée emportant sa statue,
A Remonot allait rendre l'espoir.

La Vierge disparut dans des flots de lumière;
Si Charlot n'eût jeté sa face contre terre,
La céleste clarté l'aurait frappé de mort...
Il croit sortir d'un rêve, et courant hors d'haleine,
Plus léger qu'un chevreau qui bondit dans la plaine,
Il arrive à la grotte au merveilleux trésor.

Il traverse sans peur l'immense péristyle;
La résine enflammée entre ses mains scintille,
Torche ardente ravie aux sapins de nos bois. —
Cependant quand il vit aux parois de la voûte
L'antre noir et béant où s'engouffre la route,
Il se prit à trembler — et se signa trois fois.

Mais il voulait de l'or! — Dans ces longues coulisses
Le voilà qui se traîne au bord des précipices;
Il est près de céder au vertige fatal...
Quand il parvient enfin à la salle dernière;
Là, tout resplendissait de l'étrange lumière
Qui jaillissait des murs d'un palais de cristal!

Escarboucles en feu, vivantes pierreries [45],
Topazes et saphirs, au ciel des galeries
Se suspendaient en lustre, ou pavaient le chemin.
Et le pâtre ébloui voit à ses pieds paraître,
Plus pressés que les grains sur l'aire de son maître,
D'énormes amas d'or! — il y porte la main...

Le Dragon tout à coup de sa gueule enflammée
Vomit des tourbillons de soufre et de fumée,
Déroule ses anneaux, s'élance rugissant...
Mais au cou tortueux de l'horrible Cerbère
Le malin chevrier jette le saint rosaire;
Le monstre sur le sol expire en gémissant.

Tu triomphes, Charlot! — sous ton mantel champêtre
Tu vivais d'un pain noir, et qu'épargnait ton maître;
Que tu vas être heureux avec ces monceaux d'or!
Ta fortune, il est vrai, sent le soufre et le diable;
Mais qui partagera tes plaisirs et ta table,
N'ira point s'enquérir d'où te vient ton trésor...

Quand le rustre eut goûté le fruit de la richesse,
Il rêva les honneurs, il rêva la noblesse;
Car plus il acquérait, plus il était tenté.
Et bientôt grand seigneur, pour sa fortune immense,
Pour son luxe, son faste, et sa noble élégance,
Charles de Remonot à la cour fut vanté.

Et cependant son cœur restait vide... Une femme
Peut-être comblera l'abîme qu'en son âme
A follement creusé l'ardente ambition !
Pauvre, il aimait jadis une pauvre bergère
Qui consolait son cœur en l'appelant son frère...
Mais à Charles le riche il fallait un grand nom.

Il le veut, il l'obtient. — Puissance merveilleuse,
L'or ouvre devant lui toute porte orgueilleuse;
Pour frayer son chemin, l'or sait tout aplanir.
Et le pâtre Charlot aujourd'hui gentilhomme,
Oublieux des amis qu'il laissa sous le chaume,
Au sang d'un haut-baron dès demain va s'unir.

Pages, varlets, vassaux, dans la grotte bénie
Se pressent tous ensemble à la cérémonie :
L'évêque a proclamé cet hymen glorieux.
Les plus nobles seigneurs à Charles font escorte;
Tandis qu'une bergère, à genoux sur la porte,
Seule priait pour lui, des larmes dans les yeux.

Mais parmi cette foule insolemment heureuse,
Pas un n'eut un regard pour la pauvre pleureuse;
Charles même, l'ingrat! feignit ne pas la voir.
Fier de presser la main de sa noble compagne,
Il monte l'escalier qui mène à la montagne,
Enivré du bonheur que lui garde le soir.

Ainsi de la fortune il atteignait le faîte,
Quand, roulant des degrés, il se brise la tête !...
Épouse et faux amis, tout fuit épouvanté. —
Mais la pauvre bergère à genoux sur la porte,
Le matin fut trouvée, à côté de lui, morte,
Étreignant dans ses bras son corps ensanglanté.

Mon oncle capucin, nous contant cette histoire,
En finissant disait d'un accent solennel :
— « De cet exemple, enfants, gardez bien la mémoire :
Il n'est jamais trop tôt pour demander le ciel. » —

Rêverie.

Wer nur die Wahrheit sieht hat ausgelebet.

UHLAND.

Più volte già per dir le labbra apersi ;
Poi rimase la voce in mezzo il petto.

PÉTRARQUE.

Oh ! qui me les rendra, mes pensers de jeunesse,
Mes rêves de bonheur, mes accès de tristesse,
Et mes désirs trompés, mais toujours renaissants ?
Mon Dieu ! qui me rendra la naïve espérance,
Le bonheur inconnu vers lequel on s'élance,
Et qu'on rêve à vingt ans ?

Eh quoi ! serais-je vieux ?... et pourtant les journées
N'ont pas encor pour moi ramené trente années,
Et voilà que déjà, prématuré vieillard,
Je sens s'éteindre en moi le feu de poésie ;
Et quand revient des vers la douce fantaisie,
Je dis : Il est trop tard !

Car à quoi bon chanter quand on n'est plus poète,
Quand le cœur est muet, quand on vit de la tête,
Et qu'on sait ce que vaut le bonheur d'ici-bas?
Comme un ange déchu dont la bouche blasphème,
On est tenté cent fois d'outrager le ciel même
Qui promet tant et ne tient pas!

J'ai vu, pour détromper mes premières croyances,
Le riche dédaigner les obscures souffrances
Du pauvre l'implorant et lui criant : J'ai faim!
Sans doute il oubliait, plongé dans la mollesse,
Que Dieu dans les cœurs durs a maudit la richesse, —
Et qu'il faudra mourir demain.

J'ai vu l'homme employant l'imposture et la ruse,
Calme, et sans passion qui lui serve d'excuse,
Prendre un plaisir infâme à torturer un cœur.
Malheur à la beauté qu'il choisit pour victime!
Comme un dieu malfaisant il la pousse en l'abîme,
Et l'abandonne en son malheur.

J'ai vu le fils ingrat insulter à son père,
L'orphelin délaissé croupir dans la misère;
Les hommes désunis et pleins d'iniquité.
Rejetant du pasteur la robe d'innocence,
J'ai vu l'homme de Dieu nous prêcher la licence,
En l'appelant la liberté.

Voilà pourquoi mon âme au doute abandonnée,
Sous le poids du réel sommeillant consternée,
N'achève point le vers qu'elle allait enfanter;
Pourquoi désabusé d'illusions chéries,
Ne pouvant ressaisir mes douces rêveries,
Je vis sans croire et sans chanter.

Cependant je voudrais les retrouver encore,
Ces rêves séduisants qui charmaient mon aurore,
Plaisirs mystérieux d'un solitaire enfant!
Je voudrais, je voudrais, dans leurs vagues caprices,
D'un bonheur qui n'est plus retrouvant les délices,
Me sentir revivre un moment!

A toi mes premiers vers, à toi, belle nature!
Comme un amant volage abjurant son parjure,
Je reviens t'apporter mon culte et mon encens;
Ne me reproche point un dédaigneux silence;
J'ai maudit bien souvent ma trop longue impuissance;
Car je t'aime, car je te sens!

Oh! que le jour est beau, la nuit majestueuse!
Qu'il est doux de la voir, calme et silencieuse,
Endormir les forêts sous son dôme étoilé!
Lorsque je la contemple en sa magnificence,
Il me semble toujours qu'à mon intelligence
Dieu se montre plus dévoilé!

C'est son nom que j'entends quand la vague murmure ;
Le long bruissement du vent dans la ramure,
C'est une voix qui prie et chante l'Éternel.
La lune suspendue en la voûte éthérée,
C'est le flambeau divin, c'est la lampe sacrée
Du sanctuaire solennel.

Oui, tout te rend hommage, ô puissance suprême !
Pour l'univers entier tu n'es plus un problème ;
Et l'homme, l'homme seul nîrait son créateur !
Ingrat, qui ne sent point, dans son erreur stupide,
Qu'il n'est rien ici-bas qui puisse emplir le vide
Que ton oubli creuse en son cœur !

Oh ! trop heureux vraiment l'homme plein d'innocence,
Qui n'a point pris pour guide une vaine science,
Et place son bonheur à vivre tout en toi ;
Qui, marchant d'un pas sûr en sa route tracée,
N'a qu'un vœu sur la terre, un but, une pensée :
Connaitre, aimer, suivre ta loi !

C'est là le vrai secret d'un bonheur sans mélange ;
Ainsi l'homme s'élève, et sort de cette fange
Où trop souvent, hélas ! misérable il s'endort
Et content de lui-même, au-dessus de l'envie,
A sa juste valeur il estime la vie,
Et sans pâlir pense à la mort.

Mais, pour toucher ce but, il faut courage et force ;
De l'arbre de la vie il faut, brisant l'écorce,
En extirper le ver qui lui ronge le cœur ;
Il faut, d'un feu divin alimentant la flamme,
Des combats de la chair et des doutes de l'âme
Sortir triomphant et vainqueur.

Aussi n'est-ce pas moi qui pourrais y prétendre :
Moi qui, faible entre tous, dès l'âge le plus tendre
Me suis laissé bercer au gré de tous les vents ;
Moi qui, même aujourd'hui, comme un soldat infâme,
Succombe sans combattre, et qu'un regard de femme
Agite, et fait rêver longtemps.

1835.

